

Mémoire(s) de Pontanezen



LAURENT GONTIER POUR L'ASSOCIATION «HISTOIRE ET MÉMOIRE DE PONTANEZEN»

Histoires et mémoires de Pontanezen

Le collectif Histoire et Mémoire de Pontanezen a été à l'initiative de nombreuses opérations de collecte de paroles d'habitants par la médiation d'artistes en résidence sur le quartier et par la réalisation d'un film entre autres.



Collecter la mémoire

A Pontanezen comme ailleurs, la vie a tracé ses chemins. La vie, la mort, l'amitié, l'amour, les fêtes, les joies, les colères, les pleurs, le quartier a tout connu. Démolir une partie du quartier, c'est se séparer d'une partie de ces histoires de vie que les habitants d'aujourd'hui et d'hier ont tissées.

Au lancement de l'ORU sur Pontanezen, a émergé l'idée de retracer l'histoire du quartier. Une restructuration importante de grande ampleur impliquant des départs ainsi des transformations massives du quartier ont été les déclencheurs pour quelques associations et professionnels de la création d'un collectif Histoire(s) et mémoire du quartier de Pontanezen. Ce collectif rassemble les structures suivantes :

- Peuples et culture
- la médiathèque municipale Jo Fourn
- la Mairie de Quartier

- le CAP – CSF, l'Escale
- BMH (bailleur social)
- ABAFFE, DSU
- le service des archives municipales

Ses objectifs sont les suivants :

- Contribuer à la construction d'une histoire du quartier
- Mettre du lien entre différentes générations d'habitants, ceux qui y vivent, ceux qui arrivent, ceux qui sont partis, ceux qui y ont travaillé.
- Restituer l'histoire de Pontanezen en prenant en compte les histoires individuelles et l'histoire du quartier et de son évolution.
- Inscrire l'histoire du quartier dans l'histoire de Brest.

Ce livre rassemble dans un même outil l'ensemble de ces archives et matériaux pour en garder collectivement une trace.

Anatomie d'un quartier

Comprendre un quartier, c'est avant tout comprendre d'où il vient, les étapes successives d'une histoire qui a forgé son identité. C'est aussi appréhender sa structure géographique, analyser ses transformations et découvrir les «racines sous le béton».

Ainsi, on découvrira qu'il n'y a pas si longtemps, Pontanezen était une vaste étendue de champs et que son nom est célèbre jusqu'outre-Atlantique.



Petite histoire de Pontanezen

L'histoire de Pontanezen commence bien avant les années 1970, bien avant l'apparition des tours et des immeubles que l'on connaît aujourd'hui.

A l'origine, il n'y a bien sûr que des champs.

Dans les années 1780, on construit un hôpital sur les terres de Pontanezen qui, à l'époque, s'étendaient aussi au delà de l'actuel boulevard de l'Europe. **Vidocq**, le plus célèbre policier des années 1800, y passa quelques temps... comme bagnard. Venu de Paris via Rennes dans la chaîne des condamnés, il raconte son passage à Pontanezen (qu'il nomme Pont-à-Lezen), dans le huitième tome de ses mémoires.

Mémoires de Vidocq

Extrait du chapitre 8



Notre pénible voyage dura vingt-quatre jours ; arrivés à Pont-à-Lezen, nous fûmes placés au dépôt du bagne, où les condamnés font une sorte de quarantaine jusqu'à ce qu'ils se soient remis de leur fatigue, et qu'on ait reconnu qu'ils ne sont pas atteints de maladies contagieuses.

Dès notre arrivée, on nous fit laver deux à deux dans de grandes cuves pleines d'eau tiède : au sortir du bain, on nous délivra des habits. Je reçus comme les autres une casaque rouge, deux pantalons, deux chemises de toile à voile, deux paires de souliers, et un bonnet vert : chaque pièce de ce trousseau était marquée de l'initiale GAL, et le bonnet portait de plus une plaque de fer-blanc, sur laquelle on lisait le numéro d'inscription au registre matricule. Quand on nous eut donné des vêtements, on nous riva la manicle au pied ; mais sans former les couples.

Le dépôt de Pont-à-Lezen était une sorte de lazaret, la surveillance n'y était pas très rigoureuse ; on m'avait même assuré qu'il était assez facile de sortir des salles, et d'escalader ensuite les murs extérieurs. Je tenais ces indications d'un nommé Blondy qui s'était déjà évadé du bagne de Brest : espérant les mettre à profit, j'avais tout disposé pour être prêt à saisir l'occasion. On nous donnait parfois des pains qui pesaient jusqu'à dix-huit livres ; en partant de Morlaix, j'avais creusé l'un de ces pains, et j'y avais introduit une chemise, un pantalon et des mouchoirs : c'était là une valise d'un nouveau genre, on ne la visita pas. Le lieutenant Thierry ne m'avait pas désigné à une surveillance spéciale ; loin de là, instruit des motifs de ma condamnation, il avait dit en parlant de moi au

Les bâtiments de l'hôpital figurent toujours sur les cartes d'état major de la deuxième moitié du 19e s. C'est à cette époque qu'ils deviennent caserne militaire.

VIDEO

Le camp américain de 1917



Entre novembre 1917 et décembre 1919, 2 millions de soldats américains venus prendre part à la Première Guerre mondiale y transitent. 120 à 140 000 hommes y résident en permanence, soit près de deux fois la population totale de la ville ! Le camp,

composé de tentes, est énorme et couvrent une grande partie du quartier actuel.

EN LIGNE
Le jazz à Brest



Aujourd'hui encore, Pontanezen jouit d'une célébrité particulière aux États-Unis. On dit que c'est par là que le jazz est arrivé en Europe. De petits orchestres s'y étaient en effet formés.

Après la guerre et au cours des décennies suivantes, Pontanezen redevient une zone rurale. Entre l'actuel boulevard de l'Europe et la rue du Dourjacq, il ne subsiste que des champs piquetés de quelques fermes.

Tout change après 1945. Il est urgent de reloger les milliers de Brestoises que les bombardements de la fin de la guerre ont jeté à la rue. On commence à construire sur les champs et, à partir des années 1950, des maisons puis des quartiers entiers recouvrent le paysage. Au début des années 1970, Pontanezen

tel que nous le connaissons aujourd'hui commence à sortir de terre.



Le module page suivante montre comment le paysage de Pontanezen s'est modifié entre 1959 et 2010. A la fin des années 1960, fermes et champs sont rasés entre la rue de Gouesnou et l'actuelle rue du Général Paulet. Tous ? Non, quelques bâtiments subsistent dans la partie est. Deux hangars donnant sur la rue de Gouesnou et quelques maisons. Parmi celles-ci, on reconnaît le groupe de vieilles maisons qui abritent les locaux de Vert le Jardin derrière les commerces actuels. Entre la place Daumier et la médiathèque, deux maisons sont longtemps restées comme deux îlots isolés entre les tours, souvenir d'une époque passée. Construites vers 1968, l'une d'elle a disparu vers 2010. La seconde est restée debout quelque temps encore avant d'être rasée au début de l'été 2013.

La forme du nouveau quartier se stabilise au milieu des années 1970. On baptise leurs rues d'après des peintres illustres et c'est bientôt sous leur nom que sont connus les immeubles qui les bordent : la tour Watteau, la barre Corot, etc. Leur hauteur cache l'horizon. La structure des rues est telle que le quartier apparaît comme un labyrinthe. En voiture, peu de parcours sont possibles en ligne droite. C'est presque un labyrinthe.

Au cours de son passage à Ponta en 2004, la carnetiste **Soazic Dréano** a demandé à trois personnes de lui dessiner un plan du quartier. Pour qu'elle ne se perde pas.

C'est amusant de voir comment chacun interprète et se représente ces lieux qu'il fréquente chaque jour.

Diaporama : Ponta vu par... Toucher pour agrandir



Le plan d'Agnès. Un exercice de haut vol !

...



Année

1959

Glisser d'un doigt pour
parcourir les années

Afficher/masquer
plan du quartier

Toucher les éléments
clignotants pour
les agrandir



Photo © GEOPORTAIL

L'ORU

(Opération de Renouvellement Urbain)

Plus près de nous, le quartier a subi de profondes transformations à partir des années 2000 dans le cadre de l'ORU. L'objectif ? Changer le visage de Pontanezen en aérant sa structure urbaine. Jusque là enclavé et pour ainsi dire replié sur lui même, il faisait figure de forteresse voire de labyrinthe qui n'incitaient pas ceux de l'extérieur à y entrer et n'aidaient pas ceux de l'intérieur à en sortir.

Aux bâtiments promis à la destruction (on parle plutôt de déconstruction), succèdent des immeubles neufs, aux équipements derniers cris dont certains seront proposés aux anciens locataires avec aide à la primo-accession, et d'autres à des personnes extérieures. Le maître mot est ici «mixité sociale».

En plus de logements de qualité, le quartier gagnera en attractivité grâce à des espaces publics totalement revus et des commerces de proximité de qualité (le boulangerie est déjà

Toucher l'article pour l'agrandir

Oru : la dimension de l'avenir

Rendre au quartier le droit à l'ordinaire... Tel est en substance l'objectif de l'Opération de renouvellement urbain (Oru) lancée par la ville sur Pontanezen. Un chantier de 77 millions d'euros, qui s'étalera sur près de dix ans.

LE CHANTIER se veut exemplaire, tant dans le modus operandi que dans le résultat final. « Sur ce quartier de Pontanezen, nous avons fait, dès 1995, le constat que la politique de la ville y avait atteint les limites de sa logique. Après plusieurs programmes de réhabilitation et d'amélioration, il fallait véritablement passer à autre chose », rappelle Jean-Pierre Caroff, vice-président de Brest métropole océane, chargé de l'habitat. D'octobre, avec la mise en chantier, depuis 2001, de cette opération de renouvellement urbain des plus ambitieuses. « Dès le départ, nous avons associé la population au projet, à travers de nombreuses réunions publiques, puis par des

« LA POLITIQUE DE LA VILLE AVAIT ICI ATTEINT LES LIMITES DE SA LOGIQUE. IL FALLAIT PASSER À AUTRE CHOSE. »
JEAN-PIERRE CAROFF



ORU : la dimension de l'avenir

Rendre au quartier le droit à l'ordinaire... tel est en substance l'objectif de l'opération de renouvellement urbain (ORU) lancée par la ville sur Pontanezen. Un chantier de 77 millions d'euros, qui s'étalera sur près de 10 ans.

Le chantier se veut exemplaire, tant dans le modus operandi que dans le résultat final. "sur ce quartier de Pontanezen, nous avons fait, dès 1995, le constat que la politique de la ville y avait atteint les limites de sa logique. Après plusieurs programmes de réhabilitation et

l'une des meilleures de Brest). Fin 2013, un grand magasin devra ouvrir ses portes place Daumier. C'est l'enseigne Biocoop qui a été choisie. Un choix qui pourrait paraître étrange mais qui se justifie tout à fait. La majorité des magasins de hard-discount sont déjà présents tout autour de Pontanezen. Biocoop s'est engagé à pratiquer des prix au niveau du quartier dont il contribuera à modifier l'image.

La question de l'enclavement est pour sa part réglée depuis l'ouverture en juin 2012 de la ligne de tram qui met Pontanezen à moins d'un quart d'heure de la place de la Liberté.

Document de présentation de l'ORU diffusé lors d'une réunion publique le 1er avril 2004 - toucher pour agrandir.



A propos de l'ORU à venir, Hosni Trabelsi, alors maire adjoint de la mairie de l'Europe déclarait à l'automne 2004 :

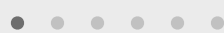
«Ce projet va amener du boulot pendant plusieurs années aux entreprises. Il va participer au développement économique de l'agglomération brestoise. Il va augmenter l'attractivité de l'agglomération. C'est moderne. Il va relier et intégrer le quartier de Ponta dans la ville.

Cela va faire l'ouverture du quartier, le désenclaver. Ca va provoquer un changement d'image pour le quartier aussi, sa perception extérieure va se modifier.»





Mai 2012



Des artistes explorent Pontanezen

Dans les années 2000, des artistes sont régulièrement intervenus à Ponta. Photographes, carnetistes, dramaturges, poètes, leurs travaux racontent le quartier. Ils dressent un état des lieux de Ponta à la veille de l'opération de renouvellement urbain et de l'arrivée du tram.

19h00



→ Je vois les gens
rentre chez
eux en circuler.
J'entends les cris des
monettes... les rires espiègles
des bandes de filles... Les
pébards qui explosent, dernière...

Portraits des gens de Pontanezen

Pontanezen, c'est 1500 habitants et plusieurs dizaines de nationalités. Des gens qui viennent de partout, qui se mélangent ici. Tous différents, ils partagent le même cadre de vie, souvent les mêmes préoccupations.

EN LIGNE

Consulter la note de blog du Collectif FLU_O sur sa mission à Pontanezen.



Le collectif de photographes FLU_O a eu envie de rencontrer ces gens, de leur tirer le portrait. Les 12, 13 et 16 mai 2009, il a organisé des séances de prises de vue à la médiathèque. Un projet baptisé *1000 et une images sur Pontanezen* réalisé en collaboration avec l'association *Peuple et Culture*. Le résultat de ces travaux est

présenté fin mai 2009 à l'**Escale** et au Quartz en même temps que les sténopés d'Amadou Gaba et le film de Marcel Léal.

Le résultat, ce sont plus de 130 portraits qui montrent toute la diversité du quartier. Mais aussi tous ses points communs.

DIAPORAMA : Les photos du projet *1000 et une images* à l'entrée de la médiathèque.



Toutes les photos de la série *1001 visages*...



1 sur 132

... les mêmes, animés.



La parole aux habitants

Un portrait du Pontanezen au cours de l'année 2004

Les pages suivantes rassemblent des témoignages d'habitants recueillis entre 2004 et 2008 par la «reporter aux pinceaux» Soazig Dréano. C'est donc l'air du temps de cette période qui est ici représentée. A cette époque, le renouvellement urbain était déjà dans l'air. Mais, pour beaucoup, tout cela était encore abstrait et peu d'habitants avaient encore un avis sur le sujet.

Rassemblé dans deux gros carnets, le travail de Soazig représente une somme importante composé de témoignages détaillés aussi bien que de petites histoires et anecdotes de la vie quotidienne. Certains habitants y racontent leur histoire, leurs souvenirs, leurs attentes ou leurs regrets. Soazig a aussi croqué les fêtes de quartier de l'année 2004 comme la fête de l'hiver, recueilli des petits riens qui font l'ambiance de Pontanezen. Elle a aussi rencontré différents personnages actifs à cette époque-là au sein de différentes structures et associations qui animent le quartier (médiathèque, CAP CSF, centre socioculturel, etc).

La mission de Soazig s'inscrit dans une démarche de collecte de la mémoire du quartier que résume l'article suivant :

Toucher l'article pour l'agrandir

Paroles de quartier

Tenter de se souvenir pour mieux comprendre; panser les plaies, nombreuses; calmer les douleurs et les haines; retrouver le pourquoi du comment de ce quartier tel qu'il est aujourd'hui: l'ambition est immense; la volonté de ceux qui la mettent en œuvre ne l'est pas moins.

TOUT A COMMENCÉ par une réunion de volontés. Des photos, des documents qui portent l'histoire du quartier ont été retrouvés ici et là... Et nous nous sommes dit qu'il fallait exploiter ce matériel de mémoire », expose Agnès Bellec, de la médiathèque de Pontanezen.

Avec d'autres acteurs du quartier, elle a donc mis en œuvre, depuis quelques mois, une vaste opération de reconquête d'un passé collectif. « Il s'agit d'un projet qui demandera beaucoup de temps, où il faudra à la fois rechercher dans les archives municipales, dans celles de la presse, dans les documents des gens, ces photos qu'on ne peut pas dater... Le but étant de réussir à relativiser tout ce qui s'est passé, en bien ou en mal, depuis la naissance du quartier dans les années 70. » Relativiser, beaucoup en ont ici besoin, au regard d'une histoire souvent jalonnée de douleurs et d'incompréhensions...

LES CLÉS POUR COMPRENDRE
« Beaucoup se réfugient derrière l'idée que c'était mieux avant. L'idée est aussi, en travaillant sur l'histoire, de démontrer que les conditions de vie n'étaient peut-être pas meilleures... »

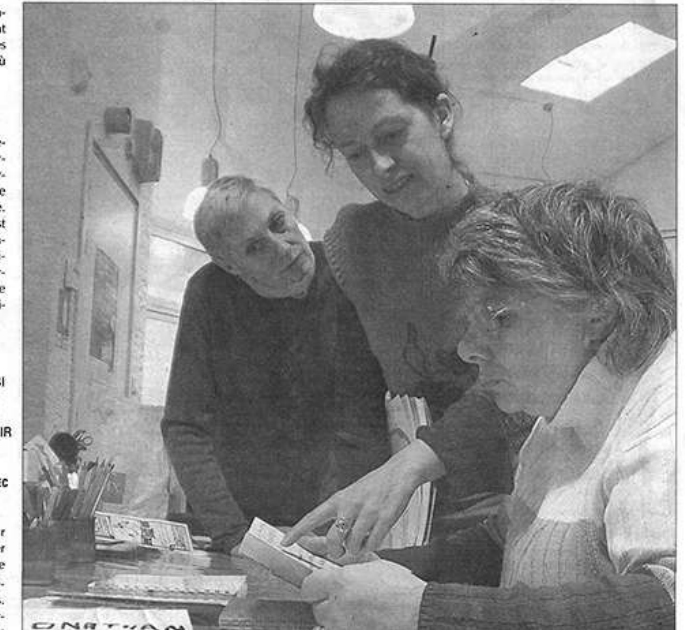
donc à refaire le portrait de « Pontanezen », pour donner à ceux qui font aujourd'hui vivre le quartier les clés pour comprendre qui ils sont, d'où ils viennent...

PORTES OUVERTES SUR L'ÂME DE PONTA

Au cœur de l'opération soutenue par le Contrat de ville, l'intervention de Soazig Dréano, le « reporter au pinceau », apparaît comme une vraie nouveauté en la matière. Fin octobre, la jeune artiste s'est posée dans le quotidien local, à travers une création résidente originale : hébergée dans l'un des appartements des tours, elle est allée, une semaine durant, au contact des habitants.

« LES FAITS DIVERS FONT PARTIE DE L'HISTOIRE. MAIS ELLE EST AUSSI FAITE DES COMBATS QU'ONT MENÉ LES GENS DU QUARTIER POUR OBTENIR DES AMÉLIORATIONS. »

AGNÈS BELLEC



Paroles de Quartier

Le Progrès - Le Courrier - 15/01/2005

Tenter de se souvenir pour mieux comprendre; panser les plaies, nombreuses; calmer les douleurs et les haines; retrouver le pourquoi du comment de ce quartier tel qu'il est aujourd'hui: l'ambition est immense; la volonté de ceux qui la mettent en œuvre ne l'est pas moins.

Tout a commencé par « une réunion de volontés. Des photos, des documents qui portent l'histoire du quartier ont été retrouvés ici et là... Et nous nous sommes dit qu'il fallait exploiter ce matériel de mémoire », expose Agnès Bellec, de la médiathèque de Pontanezen.

Avec d'autres acteurs du quartier, elle a donc mis en œuvre, depuis quelques mois, une vaste opération de reconquête d'un passé collectif. « Il s'agit d'un projet qui demandera beaucoup de temps, où il faudra à la fois rechercher dans

Soazig a rempli deux gros carnets, chacun de près d'une centaine de pages.



Le projet de Soazig dans le presse. Toucher pour agrandir

Europe

Soazig Dréano, reporter aux pinceaux en résidence à Pontanézen

« Si Ponta m'était conté... par vous ! » Mercredi après-midi, Soazig Dréano invitait les enfants et ados du quartier à venir à la rencontrer la médiathèque. Vendredi, ce sera au tour des adultes.

Durant toute la semaine, la jeune femme – graphiste-illustratrice de métier – est ainsi immergée dans Pontanézen pour lancer l'opération « Ponta, ça fait un bail » qui vise à « faire émerger une mémoire vivante du quartier en laissant chaque habitant rencontré s'exprimer sur son environnement ».

Soazig Dréano se présente comme « reporter aux pinceaux » : « Je croque sur le vif les scènes du quotidien, les spectacles et surtout les personnes croisées, souvent au hasard des rencontres. »

Elle utilise volontiers le carnet comme support privilégié de travail et d'échanges. Avec le soutien de la médiathèque de Pontanézen, elle trouve ainsi un écho favorable pour mener une démarche qui s'inscrit dans le projet de renouvellement urbain. Son « carnet de mémoire » exprimera de manière originale la diversité des sensibilités locales. Et que ceux qui n'auront pas eu la chance de la croiser cette semaine, une nouvelle occasion leur sera donnée le 21 décembre pour la fête du jardin collectif.



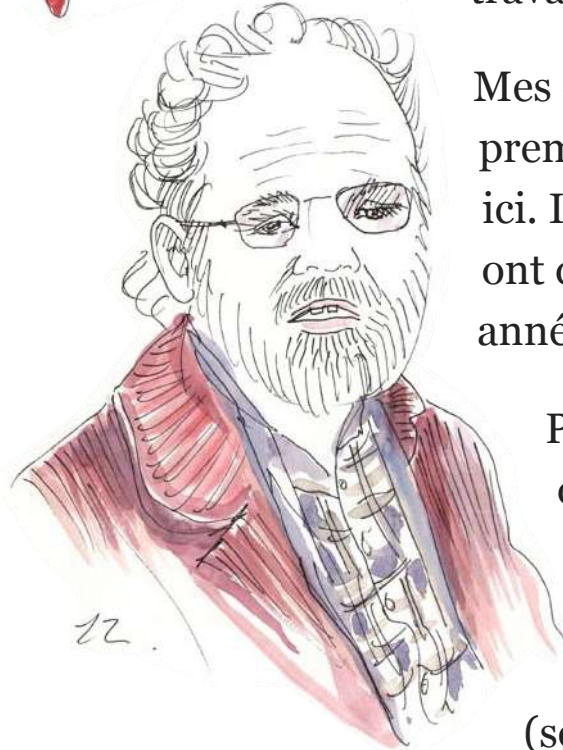
Graphiste-illustratrice de métier, Soazig Dréano se présente comme « reporter aux pinceaux ». Elle est immergée dans le quartier durant toute la semaine.

Jean Michel Lossec

Mercredi 27 octobre 16h30



Jean Michel Lossec



J'ai vécu à Ponta de 77 à 81, et j'y ai travaillé deux 86 à 97.

Mes enfants avaient découvert leur premier centre aéré dans le quartier ici. Ils avaient tellement aimé qu'ils ont demandé à revenir au **CAP** les années suivantes.

Pour moi, c'est un quartier ordinaire. Je trouvais juste ma deux chevaux à un autre endroit que le parking où je l'avais gardé la veille !
(sourires)

Sylvie

38 ans



«je suis arrivé, en 72 à Ponta, dans le premier bâtiment, numéro 10 de la Gavarni. J'avais six ans et demi. Mon premier souvenir : ces bâtiments me paraissaient immenses, tellement immenses que je me perdais très vite dans l'appartement. C'était un T5, beaucoup plus grande que la baraque dans laquelle on était avant. On est neuf en tout avec les parents. Tout était en construction autour, il n'y avait que c'est autour. J'ai eu de la chance de voir l'évolution du quartier, d'abord le club, le centre d'animation pour jeunes...

Ah, j'oubliais : à neuf ans, j'allais à la **bibliothèque** qui venait de s'ouvrir. Qu'est-ce qu'on était content d'y avoir accès ! Car au départ, on n'avait rien. On dégringolais avec les cartons sur les buttes du chantier ! On s'amusait, on était heureux, avec rien !



Puis le **CAP CSF** est arrivé, mais j'étais trop âgée pour y accéder !

Mais c'était un réel plaisir de voir défiler les enfants pendant les carnavals et fêtes de quartier.

Les souvenirs marquants que j'ai, c'est le partage des repas, des cultures autres... La diversité et la solidarité : chacun distribuait sa spécialité, surtout quand il y avait des fêtes, comme Noël.

Je trouve qu'il y avait une grande curiosité vers les autres cultures, une grande ouverture.

Un souvenir autre : c'est quand les Vietnamiens ont débarqué, en 77-78. Qu'est-ce que je les trouvais beaux, surtout les filles ! Je les trouvais polis, sympathiques et ouverts. Les gamins s'intégraient très vite aux bandes de mômes.

Cela m'a marqué beaucoup. Puis je suis partie en 85, pour y revenir en tant qu'animatrice en 99. Et j'ai trouvé super le travail d'animateurs, les enfants de Ponta sont vraiment attachants et affectueux. Je ne devais y rester qu'un an est finalement j'y suis toujours. Sourire.

C'est vrai que j'aime bien bosser avec eux, surtout les 10 13 ans les pré-ado. Cette tranche d'âge a été créée quand j'étais au CSF en 2001 et maintenant, les 10 13 ans n'existent plus. C'est bien dommage !

En 72, quand nous sommes arrivés, il n'y avait pas d'école à Ponta : nous étions obligés de prendre le bus pour Quizac, à l'école. Ça a duré un an.

En 73, l'école de Pen Ar Streat s'est montée, en même temps que le quartier. Ce qui fait que la moitié des enfants du quartier sont partis sur Pen Ar Streat pour un an après, on est revenus dans notre nouvelle école, l'école Nattier qui était construite en préfabriqué. Tout se construisait en même temps, puis quand c'était fini, moi j'ai dû quitter les écoles pour le collège.

Avec les nouvelles familles, de plus en plus d'enfants arrivaient sans cesse, d'où ces changements d'école permanents.

Il y avait aussi les fêtes foraines, deux fois par an, il y avait la chenille, les «Tos-Tos» (auto tamponneuses), le voltigeur (quelle horreur !). Peu de manège, le «coup de poing», le tir à la carabine. Il reste 15 jours en octobre et aux vacances de Pâques. Ici, ils ne viennent plus, même dans les autres quartiers.

Quand on parle de tout ça, je sens que le quartier n'est plus pareil : il n'y a plus cet échange de culture qu'il y avait avant. Autant comme animatrice, je me déplace sur le quartier, autant comme habitante, je n'irai plus : les relations entre parents ont changé, moins de solidarité et de curiosité. Les gens ne se regarde plus. C'est chacun pour soi ! C'est dommage.

Le terrain d'aventure : c'était un coin juste à côté de la mairie de l'Europe. Pour les enfants de Ponta, c'était leur terrain. Là, où il y avait des amourettes. Avec les plus grands (les voyous de l'époque qui squattait les lieux), c'était bataille pour garder le terrain.



Un article du Télégramme sur le terrain d'aventure paru en 1975. Toucher pour agrandir.

Transcription de l'article sur le terrain d'aventure

L'aventure est au coin de la plaine des jeux

Les terrains de jeux, les plaines d'aventure : ces termes vont-ils devenir un jour aussi usités que ceux de jardin public, de square aux superbes pelouses interdites ?

Notre civilisation se débarrassera-t-elle à la longue de quelques préjugés royalement ignorés par nos voisins Anglais, tels que : "pour le plaisir de tous, respectez les pelouses" ?

Construire sa cabane

La plaine d'aventure, c'est le terrain vague, la zone et son bosquet où l'enfant peut construire sa cabane, creuser un trou, pourquoi pas, patauger un peu dans les flaques d'eau, transporter pierres et branches, jouer pleinement de

Photos Club de prévention Don Bosco



Une mère de famille

41 ans.



On s'est croisé au pied d'une tour, elle rentrée avec ses courses en courant ! Une vie à organiser à la minute. Elle travaille à temps plein.

«surtout cette semaine. Moi, cela fait 18 ans que je suis là, avec mes trois enfants et avec mon concubin de l'époque. Soit 1985. On habitait alors un 2 pièces, j'étais enceinte de mon premier. Il fallait donc trouver un logement rapidement. On avait demandé «pas à Ponta» car qu'on avait déjà des retours négatifs sur le quartier via la presse, et de la famille ayant habité ce quartier. Avant, nous étions en maisons individuelles à Gouesnou. Ça change !

On nous a proposé à Ponta, c'était le plus rapide et c'était le début des APL. on a visité à un deuxième étage. Plusieurs fois,



on se dit qu'il fallait partir de ce quartier. On n'a jamais eu de gros problèmes mais ce climat d'insécurité nous empêche une liberté de circulation, surtout le soir.

Les gens me disent souvent : «Oh, tu habites à Ponta ! T'as pas peur ?» Et moi, je réponds, j'aime bien mon quartier. On est bien desservi par le bus, les commerces et grandes surfaces sont tout proches. Même sans voiture, on peut se débrouiller ici. C'est vrai que ce n'est pas toujours agréable, il y a du bruit et le manque de respect par rapport aux gens au matériel (les entrées, les poubelles). Ça m'énerve des fois ! Souvent !

Par exemple, pourquoi avoir fait ces bancs ronds dans les halls d'immeuble. On dirait que ça a été créé pour être squatté. Je vois des jeunes même manger des pizzas boire des boissons.

Par exemple, même en journée, mes enfants avaient peur d'aller aux jeux pour les 6-8 ans, car ils sentaient mal cette agressivité gratuite des autres enfants.

Mes enfants étaient à l'école à Lambézellec à partir du CE1. Je les ai toujours accompagnés aux jeux, ou je rencontrais les autres maman, et pour papoter, c'était sympa. Mes filles étaient inscrites à des cours deux fois par semaine de twirling (majorette mais plus intense et sportif) ces cours se passaient à l'extérieur. Du coup c'est vrai qu'elles étaient moins présentes sur le quartier. Sinon dès qu'on pouvait, on allait chez ma mère, dans le jardin.

Gisèle

...et ses deux chiens Brenda et Pitchoun



«je suis arrivé rue Corot en 1978. Oui, c'est à moi les serins qu'on entend, j'en ai six ! Il y a des merles qui nichent aussi sous ma cuisine.

Qu'est-ce que j'avais aimé dessiner ! J'ai un tableau de mon père un voilier par grosse mer il dessinait très bien lui.

Lucienne : je me suis arrêté de travailler en 80. J'étais très attentive, j'observais le quartier. On s'est retrouvées le soir et à trois et quatre dames (suite dans le carnet)



Émilienne



J'habite ici depuis 18 ans, depuis 86, et je quitterai jamais ce quartier je suis bien ici ! Y'a des hauts et des bas ! Mais il n'y a pas qu'ici que ça brûle, à Bellevue, à Kerédern, et en ville aussi ça craint ! Dans les maisons isolées, les gens ont peur aussi maintenant.

Moi, je travaille sinon de chez les personnes âgées en ville. J'aime mon travail, les gens m'aiment bien. Je suis bien partout. J'ai pas de problème, tout va bien. Je sors peu car je travaille, sinon je vois mes enfants à la plage de Trégana. J'ai des horaires : de huit heures à 18 heures. Ça fait de bonnes journées ! J'ai une copine qui habite au 8 de mon immeuble, qui passe de temps en temps prendre un



café, et vice versa !

Moi, je veux bien que si ça doit changer, qu'il y ait plus de magasins, un traiteur, un boucher, une boulangerie.

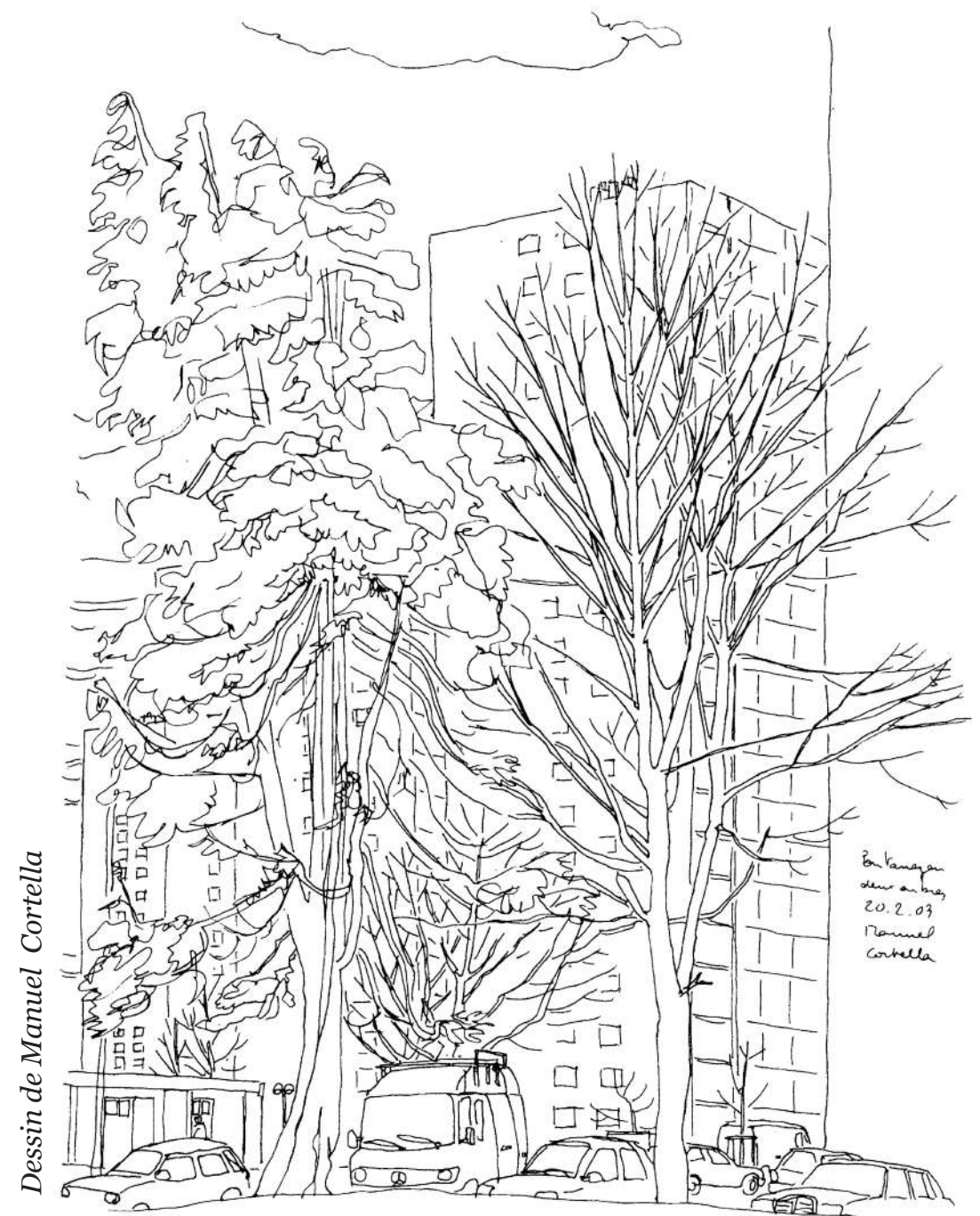
Moi, j'aime pas aller à cette boulangerie qui existe, car en été, les jeunes maghrébins provoquent les gens, il crachent. Moi je préfère acheter mon pain ailleurs. Ça craint des fois ! Vous êtes au courant pour le poste de police ? Ils sont rentrés dedans avec une voiture bélier !

Du coup, il n'y a plus de poste de police. C'est pas la peine de rester là. Ils avaient sans doute peur. Quand la bibliothèque ou la mairie ont brûlé, ils étaient pas là. Il n'y avait personne ! Ils étaient où ? La mairie a brûlé entre cinq et six heures du matin : ils ont les pétards ! Et pourtant, ils ne sont pas nombreux, sans doute qu'une poignée. Il y a eu des choses graves ici qui n'aurait jamais dû se passer.



Brest est une belle ville quand même !

Le tram, je suis pas sûre que ce soit une bonne idée, car le quartier est bien desservi en bus. Je vois pas du tout l'intérêt, ce serait un gaspillage.



Dessin de Manuel Cortella

Patricia

43 ans, boulangère à Pontanezen



je suis née au Dourjacq, à Brest, en 1961. J'habite à Lambézellec et je travaille donc ici depuis 25 ans.

- 1er septembre 1980 : je démarre ce boulot de boulangerie, à la sortie de mon école, BEP Commerce.



Je me plais dans ce quartier car les gens sont cool, simple et sympathique. Les gens aiment bien qu'on les écoute et j'aime les écouter. Savoir se taire quand il faut.

Mais parents habitaient derrière l'école de Pen Ar Streat. Il avait une ferme à l'époque et on avait une échelle pour passer le mur du fond du jardin et aller à cette ferme. Et on achetait le lait à la ferme. Donc, j'ai vu la

construction du quartier. On a trouvé ça dur, car les fermiers étaient du coup expropriés.



Cela m'a beaucoup marqué j'avais neuf ans. Avec mon frère, on passait notre temps dans cette affaire, Abiven.

Sinon les enfants sont attachants, ils vous disent bonjour en dehors du quartier, avec des bisous. C'est gentil nous on est là comme commerçant. Par exemple, lundi, j'ai croisé un client, qui m'a reconnu et qui m'a dit : «vous m'avez connu tout petit à Ponta, j'avais quatre ans. J'en ai 26 aujourd'hui je suis à Nantes.» Il m'a demandé : «comment ça va le quartier ?». Car je suis effectivement au courant pour nous ou moins des nouvelles de Ponta.

Les jeunes ici, me respectent énormément. Moi aussi, j'essaie d'avoir de bonnes relations avec tout le monde, et c'est réciproque. En cas de coup dur, les gens ont exprimé leur soutien."

Merwan arrive avec le masque de la faucheuse : «est-ce que vous donnerez des bonbons pour Halloween ?» Patricia : «non, c'est dimanche matin et je suis pas là !»

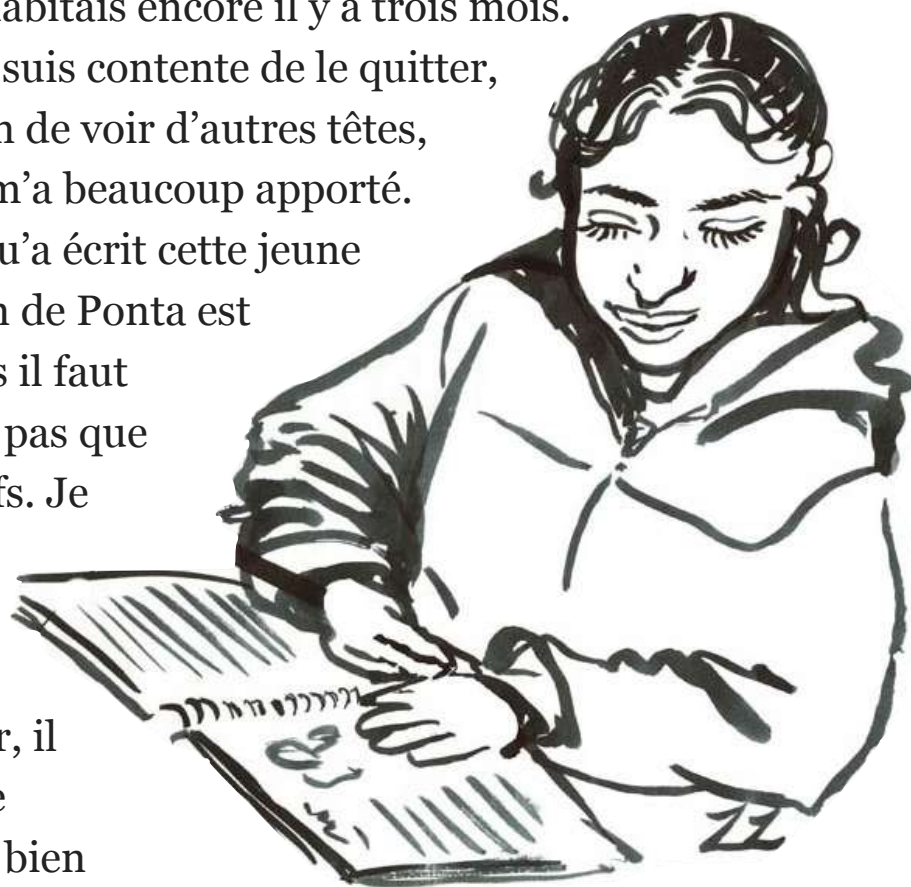


Maryam

20 ans, étudiante à Rennes



Ponta, j'y habitais encore il y a trois mois. C'est vrai que je suis contente de le quitter, car j'avais besoin de voir d'autres têtes, même si Ponta m'a beaucoup apporté. J'aime bien ce qu'a écrit cette jeune femme, sa vision de Ponta est assez juste. Mais il faut nuancer, il n'y a pas que des côtés négatifs. Je trouve que le quartier est vivant. Les gens à l'intérieur, il se donne pour le quartier. J'aime bien l'histoire d'Ali aussi. Il retrace son histoire à lui et la façon dont il a combattu, avec sa famille, pour se faire entendre et se faire respecter, ici, en France.



«Mademoiselle»

17 ans



je ne me vois pas évoluer dans ce quartier et je préfère voir mes amis en dehors, au centre-ville. C'est vrai que le climat d'insécurité augmente dans le centre. De plus en plus d'agressions.

Ici, les parents n'ont aucune autorité sur leurs enfants. Ils savent qu'ils ont du *shit*, mais ce sont les enfants qui leur imposent les règles... J'ai remarqué que les jeunes n'ont pas le permis, ils mettent un A sur leur voiture ! Ils font ça pour ne pas attirer l'attention ! Ils n'ont pas le permis en réalité ! Je ne suis pas au courant de ce qui se passe ici. Ici, il y a beaucoup de médisance et de rumeurs. Ils font ça facilement. Par exemple, au centre social, je voulais faire de la danse orientale. Impossible ! Il y a des garçons qui viennent embêter les filles et les animateurs, pour empêcher les cours. Du coup, je me suis pas inscrite, alors que la danse orientale, cela m'intéresse. C'est un quartier de mecs ici ! Y'a que les mecs qui peuvent traîner ici. Dès que tu es une fille, tu te fais traiter de tous les noms... Les gars peuvent se permettre tout ici. Je voudrais qu'il y ait une réelle prise de conscience de tous les habitants du quartier, vu la gravité du problème de drogue, des réseaux. Et que s'il fallait agir en priorité, c'est éclaté ces réseaux ! Mais j'ai peur que ce soit une utopie tout ça. Il faudrait encore, malheureusement, il y ait des drames et des drames pour que quelque chose se passe.

Danie

Tour Sisley



Chez Danie, on arrive en Inde bretonne ! C'est coloré et très chaleureux, on resterait des heures.

Je connais Ponta depuis 1974, date à laquelle mes parents se sont installés rue Corot. Mes deux filles ont passé toutes leurs vacances d'enfance.

A mon tour, j'y habite depuis avril 2004, rue Sisley, et du 14^e étage j'ai une vue imprenable. Ce qui me fait plaisir, c'est que mon petit-fils qui a 19 mois viendra lui aussi passer ses vacances chez sa grand-mère à Ponta.

Aujourd'hui, je participe à la sortie dans le cadre des carnets



sur Pontanézen en compagnie de Lucienne, de Danielle, Gisèle et de Soazic la canettiste qui nous encadre. J'adore les carnets. Mon père qui était marin dans la Royale, aimait croquer et décrire ce qu'il voyait.

La nuit, c'est une féerie de lumière. Tous ces pointillés qui palpitent comme des étoiles, on ne se lasse pas du spectacle. Et que dire des goélands que certains trouvent agressifs et casse-pieds ? Moi je ne pouvais pas me passer d'eux, ils m'ont trop manqué de temps je n'habitais pas Brest.



Photo Danièle Lagatu

Ce qui m'a aussi beaucoup surpris, c'est la très forte mobilisation associative du quartier et on ne peut que nous envier notre superbe centre socioculturel et cette magnifique **médiathèque**.

J'ai une vue globale plutôt positive de Pontanézen, et ceci depuis toujours. Bien sûr il y a des fausses notes et pour reprendre un mot à la mode, une poignée de «sauvageons» fait tout ce qu'elle peut pour troubler «l'ordre public». Mais ici comme ailleurs, il y a surtout des familles qui n'aspirent qu'à vivre en paix.

Ça me fait plaisir ce projet sur le quartier. Je suis toujours aussi surprise que plus de 30 ans après on voit toujours ce lieu de manière aussi négative. Non, Pontanézen n'est pas Beyrouth, on peut traverser ces rues sans craindre de se faire canarder par un sniper !

5000 appartement, 1500 habitants, c'est impressionnant, c'est la taille d'une petite ville.

Dès que je suis arrivée, j'ai fait le tour du quartier. J'ai été sidérée d'y trouver autant de verdure. J'entend toujours parler des immeubles gris, des barres, des tours. Oui, mais, au pied de ceux-ci il y a des arbres, des square, des jardins. Un gros morceau de nature qui sent bon gros printemps, et où les oiseaux chantent pour peu que l'on prenne le temps de s'arrêter pour les écouter.

De la hauteur où j'habite je vois la ville à perte de vue est un peu du port aussi.

Tout le monde se connaît, au moins de vue. Les gens qui ont des chiens, il y en a beaucoup, s'arrêtent au cours de leur promenade pour échanger des propos amicaux. Là aussi, c'est vrai, certains propriétaires d'animaux ne respectent pas leur

environnement et laisse ceux-ci pisser dans les ascenseurs et les escaliers, toujours les mêmes bien sûr et c'est dommage...

Si l'on veut, on peut faire le tour des points négatifs, mais à quoi bon. Malgré les apparences, il n'y en a pas plus ici d'ailleurs. Moi, en tout cas, je suis heureuse de vivre ici.



Laetitia

la fille de **Danie**



Mars 1974. Ma grand-mère s'installe à Pontanézen. Je n'ai pas encore trois ans. La nouvelle maison de ma mémé.

J'habite loin. Alors Pontanézen, j'y vais en vacances. Le balcon du huitième, les mouettes, les jeux dehors. La mer, les grandes mains de mémé, les courses au Rallye. Brest, l'ivresse des tours, les ballades avec Nanard.

Mars 2004. Ma mère s'installe à Pontanézen. Mon fils n'a pas encore deux ans. La nouvelle maison de la mémé d'Edgar (mon fils). J'y vais en vacances.

Une jeune femme dans la rue

Elle vient d'une grande ville où elle est enseignante. Elle a quitté Ponta à 18 ans.



*Cette jeune femme
est devenue enseignante,
ailleurs...*

Moi, cela me fait plaisir de voir ma famille, dans ce quartier, mais je n'aimerais vivre ici. J'ai l'impression qu'il n'y a pas d'évolution possible à titre individuel, et au niveau intellectuel dans cet environnement là. Le fait que j'ai fait des études extérieures, cela m'a appris à apprécier d'autres choses comme le théâtre, les conférences diverses, l'architecture, les religions. Tu arrive à avoir une ouverture d'esprit, alors qu'ici, le quartier amène une fermeture d'esprit.

Est-ce que tu connais Maryvonne et Jo Fourn ? Ils avaient une équipe formidable, ils dynamisaient le quartier. Ce climat d'insécurité augmente depuis six ans ! Les gens qui cherchent du travail à l'extérieur, sont mal perçus, quand ils disent devenir de Ponta. Je note vraiment un changement depuis une dizaine d'années. C'est sûr que malgré tout, quand il y a un coup dur, un décès par exemple les familles maghrébines sont très solidaires. Franchement, quand je parle avec les filles du quartier de ma génération, on se dit que c'était vraiment la bonne époque : on pouvait laisser les enfants dehors, sans être à les surveiller. Depuis, mes copines ont peur de laisser leurs enfants dehors ! Mais ça, on le sait. En général, les politiciens ne se soucient pas de ces familles, mises dans ces quartiers la suite à l'immigration dans les années 60-70. Puis, ils se sont dit que ce serait intéressant d'avoir ces voix-là, pour les élections. Pur intérêt politique. As-tu vu ce documentaire de Yamina Benguigui sur ces jeunes diplômés ingénieurs et cadres issus des quartiers d'immigrés ? Ceux qui ne trouvaient pas de travail. Cela s'appelle « Sous le plafond de verre ». Je te le conseille, il est édifiant !

Module interactif - toucher pour activer

LE PLAFOND DE VERRE

Documentaire de Yamina Benguigui
2006

A travers une série d'entretiens, ce documentaire analyse les problèmes que rencontrent les jeunes issus de l'immigration pour entrer dans le monde du travail. Diffusé sur la chaîne Planète, il est divisé en 6 parties suivies d'une interview de l'auteur et d'un court débat.



Moi, j'ai eu de la chance d'avoir des parents qui ont privilégié l'éducation de leurs enfants, leur scolarité ! Je dois la réussite scolaire à mon père et à ma mère.

À l'époque, Maryvonne Fourn avait proposé un lieu d'études afin que les gens puissent travailler leurs cours de 17 à 19 heures. Cela existe encore (Nattier 3). Je ne sais pas si le quartier va être détruit. Est-ce que tu crois que les réunions concernent les familles maghrébines, les gens de 50-60-70 ans ? Qu'on leur demande leur avis !

Avant, il y avait jamais d'incendie de voiture. Et la bibliothèque qui a cramé en 2000 ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Comment les politiques ont réagi à ce moment-là à cet événement ? Tu vois, cette bibliothèque, c'est mon lieu de

loisir de l'époque. Quand j'ai su, j'étais très étonnée et choquée. Je la trouvais belle cette bibliothèque. Il y avait des animations, des lectures. Qui a pu faire ça ? Cramer une bibliothèque ? C'est qu'il y a un grave problème. Les politiques, ils sont là quand ? Quand il y a les élections, par contre. Ils sont quand il y a un réel problème ? Je crois qu'il y a pas de solution, il voit ces grosses BMW, ils savent qui sont ces réseaux ! Que font-ils ? On a entendu que les flics sont complices de ces réseaux..."



Destins

Les témoignages qui suivent racontent les destins d'habitants qui, un jour, ont quitté le Maghreb pour venir vivre à Pontanezen. Quelques témoignages ont été consignés par Soazig Dréano mais la majorité ont été recueillis par la conteuse Fatiha Capron Sadek. Son travail réalisé dans le cadre du dispositif "Histoire(s) et mémoire de Ponta" a donné naissance à un spectacle, *Le rêve de Thia et le destin de quelques autres*, qui tourne maintenant régulièrement en France

«Dans ce spectacle j'ai voulu conter non seulement l'histoire des miens mais aussi celle d'une communauté.

J'ai passé quelques jours à Brest dans le quartier qui m'a vue grandir.

Là, j'ai écouté longtemps puis j'ai recueilli, ramassé, récolté des paroles sur l'exil autour d'un thé, au bord d'un lit, au centre social, dans un couloir, à la bibliothèque..»

Fatiha Capron Sadek



Fatiha

Le récit de Fatiha en vidéo
Tiré du film de M. Léal *Citizen Ponta*



On a pris le bateau et là aussi ça avait été extraordinaire. La première fois qu'on prenait un bateau pour aller de l'autre côté. Et ça ça avait été une aventure d'être sur l'océan, enfin sur la Méditerranée. Et c'était l'aventure, c'était quelque chose d'extrêmement gai pour nous les enfants. Il y avait quelque chose de très libre, il y avait assez grandes allées dans le train avec ces compartiments énormes... on pouvait s'amuser, jouer, tout ça. Pour nous, ça été un jeu la traversée. Et nous sommes arrivés à Hendaye. mon père est venu nous chercher dans une 404 avec ses amis. Et puis c'était quelque chose aussi quand on l'a retrouvé, il y a eu un moment très pudique en fait puisque c'était comme si il nous avait quitté la veille, avec des gestes aussi très pudiques

CARTE
Où se situait
le Polygone ?



d'affection, et puis on s'est engouffrés dans cette 404, on a pris la route, et on a tracé jusqu'à en Bretagne. Et quand on est arrivés en Bretagne, on est allé donc chez ses amis, on a passé une nuit là, et mon père s'était débrouillé pour avoir une baraque. Il avait acheté la clé de quelqu'un qui avait été dans une baraque au Polygone.

On avait imaginé quand même... ça reste l'eldorado... et puis là un alignement de baraques noires avec des fenêtres avec des Z... ça fait étrange, quoi.

On est rentré là, il y avait de la vieille tapisserie, deux pièces, un petit endroit où on pouvait faire la vaisselle, et surtout il fallait se chauffer. On avait des vêtements très très léger, et là il y avait le froid. C'est le froid qui nous a vraiment assaillis, et la grisaille, et le crachin. Puis les odeurs avaient disparu, les couleurs aussi. Alors on était presque comme dans un film en noir et blanc.

Je trouve que l'apprentissage de la langue française a été douloureux. J'ai vécu ça comme une petite fille qui porte un tablier à carreaux et qui est une petite géante dans la classe des tout petits. Alors moi je crois que je suis allée à la maternelle quand j'avais déjà six ans. J'étais avec des enfants peut-être de quatre ans, et je me sentais grande grande par rapport à ces enfants-là, et j'ai un souvenir de renfermement, comme si j'étais ramassée sur moi-même. J'ai été agressée par les mots, par lettre, partout cette langue que je ne connaissais pas et que je devais apprivoiser. Et j'ai vraiment cette image, une sensation de bagarre avec les mots comme s'il m'attaquaient et que moi je devais me défendre. Une sensation de repli, jusqu'au jour où j'ai appris une petite chanson. Et c'est ça qui m'a un peu réconciliée. Cette chanson c'était : "mon petit oiseau appris à voler"

Ça a du sens ça !

Les parents...

Des les décennies qui suivent la fin de la guerre, de jeunes adultes quittent le Maghreb pour la France. Certains arrivent à Brest où le travail ne manque pas dans la construction.

Certains arrivent **directement dans le Finistère**. D'autres suivent un parcours complexe qui les mène à **travers l'Europe, voire plus loin**. Voici les récits d'hommes aujourd'hui habitants de Pontanezen où, plus tard, leur famille les ont rejoint. Ces témoignages ont été recueillis entre 2004 et 2008.

Ribad

Ribad quitte le Maroc en 1960 pour voyager et travailler à travers l'Europe. Après un passage au pays, il regagne la France en 1964 et s'installe à Brest en 1967. Il se souvient d'une période où le travail ne manquait pas et pendant laquelle il ne ressentait aucun racisme. Père de 8 enfants, grand père de 26 petits enfants, il se sent bien en France où il ne pensait pas rester aussi longtemps et se rend régulièrement au Maroc.



Carte du parcours de Ribad depuis le Maroc jusqu'à Brest.

Ribad

Je m'appelle Ribad GORFTIE. Je suis né en 1933 à Guercif, au Maroc. Mon père était riche. Il était maire (rais baladiyya). Il est mort en 1956. En 1948, je voulais aller en Indochine. Je me suis engagé dans l'armée mais mon père m'en a sorti.

J'ai été d'abord commerçant en tissus, puis j'ai changé de commerce: j'avais un poulailler, j'achetais et je revendais des poules et des lapins.

J'ai quitté pour la première fois le Maroc en 1960. Je voulais voyager. Je n'ai rien emporté du Maroc, sauf deux chemises et des pantalons. J'ai pris le bateau de Tanger à Algésiras, puis le train. Ensuite, j'ai pris le car.

J'avais pas mal d'argent, j'ai voyagé en Espagne, Belgique, Hollande, France, Allemagne, Autriche. Après je suis retourné au Maroc, je n'avais plus d'argent ! J'y suis resté 1 an. Puis j'ai regagné la Belgique.

J'ai été engagé comme tous les émigrés dans le bâtiment. Après la Belgique, je suis venu en France.

Je suis resté en France jusqu'en 1963. Puis je suis reparti de nouveau au Maroc. Je suis revenu en France, à Lourdes. J'y avais un ami. J'ai commencé à travailler avec lui de 1964 à 65. Il est parti, me laissant sans papiers.

Slassi Omar ben Abeslam

82 ans, père de **Malika**

Né en 1925, il combat dans l'armée française en Indochine avant de partir travailler à Brest en 1966 dans le bâtiment alors en plein essor dans la métropole finistérienne. Sa famille le rejoint en 1971 après cinq longues années passées seul. Après quelques mois à Recouvrance, ils s'installent à Pontanezen. Les membres de la famille, grands-parents, enfants et petits enfants, habitent aujourd'hui tous en Bretagne.



L'histoire de Slassi Omar Ben Abeslam

Je suis né le 31 décembre 1925. Je me suis marié en 1949.

Engagé dans l'armée Française en 1951, j'ai fait le service militaire au Maroc, puis j'ai été envoyé en Indochine, où j'ai été blessé 3 fois. J'ai été prisonnier de guerre à Dien Bien Phu. C'était difficile, c'était la guerre ! J'ai vu les films Indochine et Indigène. Une fois démobilisé, je suis rentré au Maroc.

Je suis arrivé en France en 1966, avec un passeport de tourisme. Je suis passé par Tanger, direction Brest. Je suis venu pour travailler, gagner de l'argent, et pour prendre soin de ma santé. A cette époque, il y avait beaucoup de travail dans le bâtiment. J'étais couvreur.

J'ai été seul pendant 5 ans. C'était dur, d'être tout seul. Il fallait travailler, faire tout : les courses, les repas, s'occuper du linge... Ma famille me manquait, j'aurais voulu que nous soyons tous ensemble. A Brest, nous étions 18 Marocains, des hommes seuls comme moi, coupés de leur famille. Les rapports avec les Français étaient bons. Je m'entendais bien avec tout le monde. J'ai appris le français sur les chantiers. Cela est rentré dans ma tête petit à petit, tout doucement.

En 1971, ma famille est venue me rejoindre. Nous avons habité pendant 3 mois à Recouvrance, puis à Pontanezen, rue Gavarni. Nous étions heureux d'arriver dans le

Ali

82 ans. Père de Louisa, d'Hakim et de Merzouk.

Ali quitte l'Algérie pour la France en 1947. Son parcours jusqu'à Brest est fait de multiples allers-retours de part et d'autre de la Méditerranée. Il s'installe définitivement dans le Finistère en 1963, bientôt rejoint par sa famille et travaille dans la construction.

Dans son témoignage, Ali évoque le Bouguen où il a d'abord vécu à Brest



Photos aériennes du Bouguen en 1950 et de nos jours



On peut suivre son parcours depuis l'Algérie jusqu'à Brest sur cette carte



Les pages originales du carnet de Soazig d'où le témoignage est extrait

L'histoire d'Ali



Ali est arrivé en France, seul, en 1947, par Marseille. Il a vécu de 47 à 52, dans une ville du Gard.

Quand la guerre d'Algérie a éclaté, on l'a rapatrié en Algérie avec interdiction de revenir. Là-bas, il avait ses

...et leurs enfants

Bien souvent, ces hommes avaient une famille. Qu'elle soit arrivée avec eux ou qu'elle les ait rejoints par la suite, elle aussi vivait à son échelle et avec ses yeux d'enfants la même expérience de la découverte d'une nouvelle vie.

Malika

Malika est la fille de **Slassi Omar ben Abeslam**. La famille s'installe à Brest en 1971, dans un appartement de Recouvrance et arrive à Pontanezen l'année suivante. Malika se souvient du quartier en chantier comme d'un grand terrain de jeu, de ses difficultés d'intégration à l'école. Elle garde toujours le contact avec ses parents rentrés au Maroc.



Carte du voyage de Malika, du Maroc jusqu'à Brest

A Brest, le père de Malika a d'abord logé dans les baraques du Polygone. (vidéo réalisée par la SEM du tramway de Brest)



L'histoire de Malika

Je m'appelle Malika, j'ai 46 ans, je vis à Brest depuis 36 ans, je suis mariée, j'ai 5 enfants. Je viens du nord du Maroc entre Fez et Houssina.

J'avais 10 ans. Je me souviens : mon père vivait en France et ma mère était très très malade, elle avait une hépatite B dont elle a guéri quelques années plus tard. Mon père avait appartenu à l'armée française. Il avait goûté à l'aventure. Depuis, il a vu les films Indochine et Indigène ; il dit que c'est la vérité. Mon père ne parle pas beaucoup. De temps en temps, quelques paroles. Il est arrivé à Brest comme ça, par hasard. Le train s'est arrêté à la gare dans le Finistère: la fin de la terre.

Il a souffert de 1966 à 1971 de l'exil et de la solitude. L'hiver, il faisait extrêmement froid; il partageait une chambre avec d'autres immigrés: 4 par chambre. Ils dormaient sur des lits superposés dans une baraque au Polygone, ils n'avaient aucune intimité; c'était dur.

La vie au Maroc était belle, nous vivions avec nos grands-parents. Mon grand père est mort deux semaines après notre départ, d'une rupture d'anévrisme, mais nous ne l'avons su qu'un mois plus tard. Notre grand-père nous aimait beaucoup et pour moi, il est mort de chagrin.

Nous n'étions pas pauvres au Maroc. Nous ne manquions de rien. Nous possédions des champs d'oliviers et même

Leila

Née au Maroc, Leila est arrivée en France à l'âge de 9 ans. Un grand voyage pour rejoindre son père parti travailler à Brest. Après un séjour éprouvant au Polygone, la famille découvre le quartier tout neuf de Pontanezen avec ses appartements aux murs blancs. Une modernité qui tranche avec la verdure alentours : le quartier est encore au milieu des champs. Après l'école et un CAP de couture, Leila épouse Aziz au Maroc en 1981. Son mari a lui même vécu en France, travaillant à Lille et à Paris. La famille regagne Ponta.

En 2004, Leila perd un fils dans un accident. Malgré tout, elle se sent intégrée à Ponta et ne regrette pas d'être venue en France où se trouve désormais toute sa famille.

Le Polygone où Leila et sa famille ont habité pendant 6 mois en 1971. (vidéo réalisée par la SEM du tramway de Brest)



L'histoire de Leila

Je m'appelle Leila, je suis née le 11 juillet 1960 au Maroc, à Guercif. Je suis mariée, mère de 3 enfants, une fille et deux garçons.

Je suis arrivée en France à l'âge de 9 ans. Je me souviens un petit peu du voyage. Nous nous sommes rendus d'abord en train jusqu'à Fès. Nous devions y retrouver une famille qui vivait à Brest, et qui connaissait mon père. Celui-ci leur avait demandé de nous mener en voiture jusqu'à lui.

En fait mon père est parti sur un coup de tête travailler en France, à la suite d'un conflit avec sa famille. A cette époque-là, il était commerçant en tissus. Mon grand-père était très riche et mon oncle était milliardaire. En 1968, mon père s'est d'abord rendu en Belgique avec un copain. Il est resté 1 an là-bas, puis il a quitté la Belgique pour la France; pourquoi Brest? Ça, je ne le sais pas, je ne lui ai jamais posé la question...

Nous étions 5 enfants avec ma mère. Cette année-là, en 1969, mon frère Hassan avait 16 ans, et ma mère comptait beaucoup sur lui, c'était lui le chef de famille. Elle était très heureuse et pressée de partir, elle n'avait qu'une seule idée en tête, c'était de retrouver enfin mon père, il lui manquait, cela faisait 1 an qu'elle ne l'avait pas vu.

En regardant les Israéliens qui vivaient au Maroc, qui

Aziz

Né au Maroc en 1961, Aziz arrive à Brest avec sa famille à l'âge de 9 ans. Au Polygone où ils s'installent d'abord, Aziz rencontre des personnages hauts en couleur. Au bout de l'alignement des cabanes, le Blockhaus est le terrain de jeu des gamins du quartier. A Pontanezen où la famille déménage, Aziz découvre un quartier en encore en chantier au milieu des champs, mais un quartier animé dont il se rappelle les lumières de la fête foraine. Après l'école, il entame à 15 ans une formation en apprentissage en mécanique. Mais Aziz préfère les chemins de traverses. Il regrette aujourd'hui d'avoir utilisé à la légère l'argent qu'il gagnait à l'époque. Il a quitté Pontanezen en 1988 mais ressent toujours le besoin d'y retourner. C'est son quartier. Comme beaucoup d'hommes, l'envie de retourner au Maroc le travaille.

Le Polygone où Aziz et sa famille ont habité. (vidéo réalisée par la SEM du tramway de Brest)



L'histoire d'Aziz

Je m'appelle Abdel Aziz SADIK, je suis né à Casablanca au Maroc le 31 juillet 1961 ; je suis marocain. Je suis arrivé en France en 1970 avec toute ma famille, j'avais donc 9 ans.

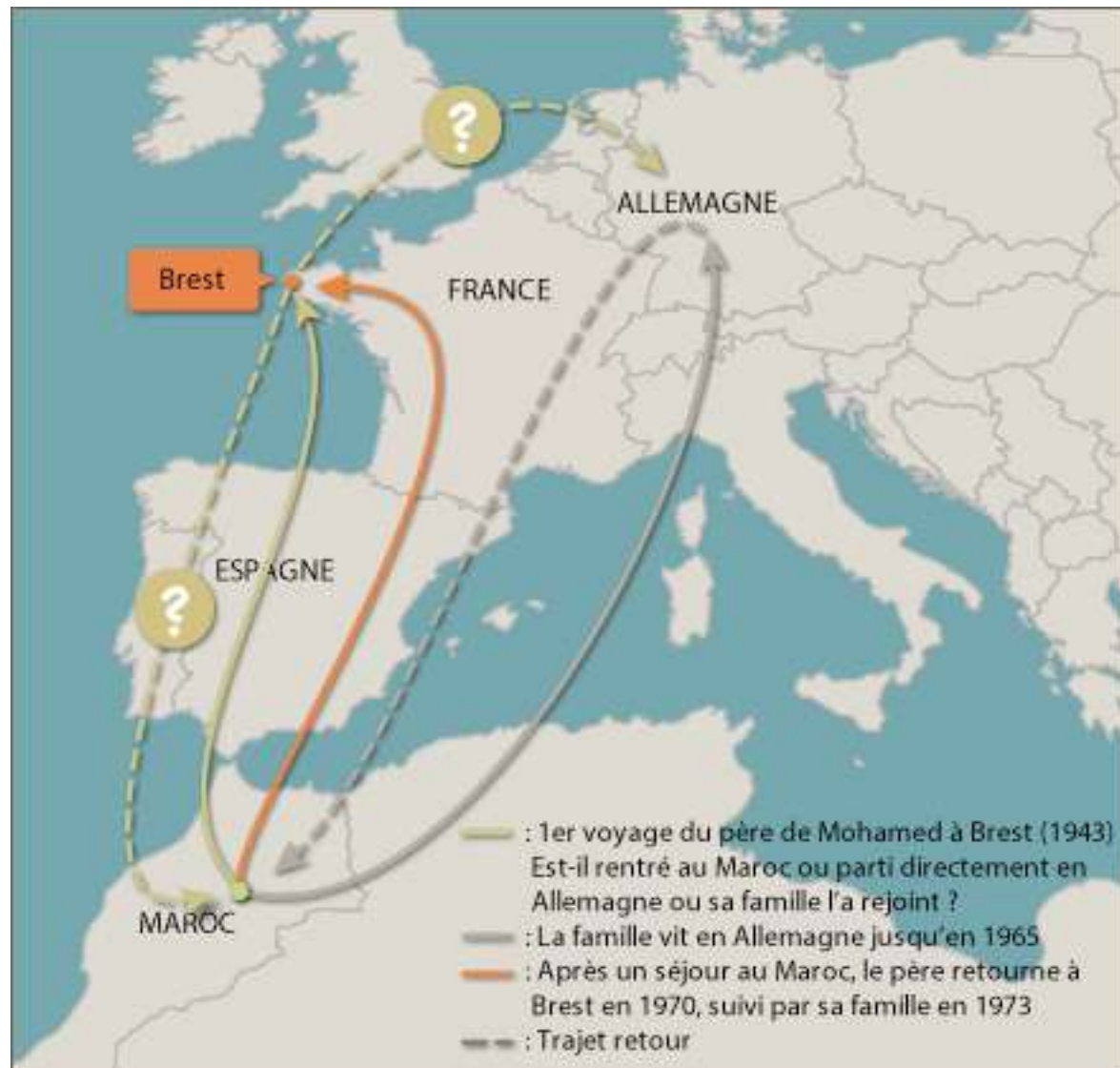
Je me souviens un petit peu du voyage. Nous avons pris le train jusqu'à la frontière espagnole, je me souviens d'une gare, puis d'une autre. Un temps exécrable. Un voyage exténuant. Dehors il pleuvait.

Nous nous sommes retrouvés dans les baraquements du Polygone. Il faisait froid. Des baraques bien alignées, bien entretenues, mais il y faisait un froid de canard ! Nous habitions dans la baraque Z31. Notre baraque se trouvait dans l'allée centrale. A côté de chez nous habitait le Sergent, c'était un algérien, il avait fait la guerre d'Indochine; deux baraques plus loin, logeait Ahmed le Harki, un très gentil bonhomme. Il était alcoolique mais il avait la main sur le cœur. Il y avait un bistrot dans le quartier, qui servait de tripot. Les hommes allaient jouer aux cartes pour de l'argent. Eh bien! Même le troquet de Mme Bénard était une baraque, même l'église était en bois !

Au Polygone, il y avait une butte qui, à nos yeux d'enfants, ressemblait à une haute montagne. Au sommet, un Blockhaus construit par les allemands dans lequel nous jouions. C'était notre QG, notre abri, notre refuge. Nous, les garçons nous nous donnions rendez-vous là-haut. Je

Mohamed

Le père de Mohammed vient à Brest en 1943, pendant la guerre. Puis la famille vit en Allemagne où Mohamed naît. Après un bref séjour au Maroc, le père regagne Brest en 1970. Grâce au regroupement familial, sa femme et ses enfants le rejoignent trois ans plus tard à Pontanezen. Mohamed a 12 ans. Il s'intègre peu à peu et apprend le français. Il passe deux CAP puis mène une vie mouvementée avant de fonder une famille au Maroc. A la fin des années 2000 il décide de revenir en France en espérant retrouver sa famille au pays et monter un commerce.



L'histoire de Mohamed

Mon père était un ancien militaire dans l'armée française. Il y est resté 22 ans. Le Maroc était une colonie française. Mon père est venu pour la première fois à Brest en 1943. Nous avons vécu jusqu'en 1965 en Allemagne, où je suis né, et nous sommes retournés au Maroc, car à ce moment là, il a eu le choix de rester dans l'armée ou de prendre sa retraite. Il a décidé de quitter l'armée. En 1970, il est revenu seul à Brest, puis nous sommes venus le rejoindre en 1973 grâce au regroupement familial.

Je me souviens un peu du voyage, il était long et difficile. Je n'avais pas peur de parler. Comme tous les immigrés, Je ne savais pas grand-chose de la France. Quand on est arrivé à Pontanezen, il n'y avait pas d'école, on partait en car le matin, on revenait le soir.

J'ai appris la mécanique et la plomberie, j'ai eu les 2 CAP.

J'avais 17 ans, je ne pensais qu'à sortir, nous nous retrouvions, nous les jeunes du quartier, au foyer Aftam. Il y avait une sacrée ambiance! Maintenant, quand j'y repense, je crois que c'était un lieu qui nous a détruits. S'il n'avait pas existé, peut-être que nous aurions pensé à travailler.

Les journées se passaient toujours de la même manière. On se réveillait vers midi, direction le foyer. On buvait de l'alcool. On jouait aux cartes pour de l'argent. Celui qui

Saïda

Je m'appelle Saïda, je suis née en 1970 au Maroc. Je viens de



la campagne proche de Fès.

Mes grands-parents étaient paysans, mes parents aussi.

Nous sommes des montagnards, nous venons de la région berbère de Safour.

Mon père est arrivé seul en France, il avait été embauché au Maroc avec un contrat de travail. Il a vécu seul en France pendant 6 ans avant de venir nous chercher.

A cette époque-là, en 1975, le gouvernement français avait mis en place une loi sur le regroupement familial. Cela voulait dire que les émigrés qui le désiraient pouvaient faire venir leur famille du bled. A condition, bien sûr, d'avoir un travail!

Un jour mon père est revenu au pays pendant l'été, il nous a dit que, cette fois, il nous emmènerait avec lui.

Puis à la fin de l'été, un matin, nous avons pris le train. J'ai de vagues souvenirs du voyage. Je me souviens simplement de la dureté du voyage !

Le voyage était vraiment pénible, nous dormions serrés les uns contre les autres par terre dans les wagons. Comme nous étions petits, nous ne prenions pas beaucoup de place. Pour la première fois de notre vie, nous avons embarqué sur un bateau et nous avons vu la mer ! A peine les pieds posés sur le navire, j'ai eu le mal de mer. Je m'en souviendrai toute ma vie!

Je voulais vomir mais je n'y arrivais pas. Lorsque je m'approchais du pont et que je voyais la mer, je devenais aussi verte qu'elle ! J'étais dans un triste état, j'avais peur de vomir alors j'ai tout gardé en moi. Arrivée à Algésiras, j'ai perdu connaissance. Mes parents ne savaient pas quoi faire, Ils ont demandé de l'aide au port, une ambulance est arrivée, les ambulanciers parlaient qu'espagnol ! Ils ne comprenaient rien. Je suis restée malade jusqu'à notre arrivée en France.

Nous étions 6 enfants à faire cette longue traversée avec nos parents.

Je n'ai que de vagues souvenirs sur notre arrivée, je me souviens seulement de mon premier jour d'école.

Nous n'avons pas emménagé tout de suite dans le quartier de Pontanezen. Tout d'abord nous étions dans un foyer familial à Kerinou. Ensuite, nous avons logé dans un petit appartement et c'est seulement en 1977 que nous nous sommes installés à Pontanezen.

J'avais 7 ans et un peu plus de souvenirs, je parlais français depuis trois ans.

Nous n'avons pas été dépayés, beaucoup de marocains vivaient dans le quartier.

Tout de suite je me suis faite des amies. Nous nous comprenions, nous parlions la même langue maternelle.

J'ai très vite assimilé la langue française contrairement à mon frère aîné, qui s'emmêlait les pinceaux avec les deux langues ! Au Maroc, il avait appris l'Arabe. C'était difficile pour lui.

Pour moi, c'était important d'apprendre vite la langue française, pour m'exprimer et pour mieux m'intégrer à cette nouvelle vie.

Mes parents se montraient réticents, ils avaient peur que la culture française nous absorbe et nous fasse oublier nos traditions. Ils préféraient que nous gardions nos coutumes.

Moi, j'ai des traditions, mais elles sont dans ma tête, dans mon cœur; je ne pratique pas, d'ailleurs, je n'ai pas appris à pratiquer.

Puis il y a eu la séparation de mes parents. Après 40 ans de bons et loyaux services, mon père a pris sa retraite et a décidé de retourner vivre au Maroc. Ma mère s'est retrouvée toute seule. Pour elle, les difficultés ont commencé, elle ne savait ni lire ni écrire. Elle a eu beaucoup de mal !

Comme dans beaucoup de familles, c'était l'homme qui rapportait tout à la maison : l'argent, les courses... Mon père s'occupait aussi des papiers.

Mais quand elle s'est retrouvée toute seule, abandonnée, oui, abandonnée, ce fut une période douloureuse. Heureusement que nous étions déjà plus grands ... Mon frère aîné a pris la place de l'homme dans la maison, il a beaucoup soutenu ma mère. Pas à pas, nous avons cheminé.

Elle a mis beaucoup de temps à s'en remettre et à prendre les choses en mains.

Je pense qu'elle a beaucoup souffert. Mais maintenant elle parle français, elle le comprend, elle sait se débrouiller !

Heureusement qu'il y avait de la solidarité dans le quartier. Elle s'est mise à fréquenter le centre social. Elle faisait de la couture. Là, elle a trouvé de l'aide et du soutien auprès des autres femmes. D'ailleurs plutôt auprès des Françaises qu'auprès des Arabes, parce les gens ont peur du qu'en dira-t-

on et que chacun préfère garder ses soucis plutôt que les confier. Les nouvelles circulent vite dans le quartier, comme une traînée de poudre, le téléphone arabe fonctionne bien ! Je crois aussi qu'elle avait un peu honte.

Mon père est décédé depuis. Paix à son âme!

Mon frère et ma mère s'étaient mis en tête de me marier.

J'ai refusé net et je suis partie vivre ma vie. J'ai quitté le quartier pendant quinze ans. Je suis revenue vivre ici pour me rapprocher de ma mère et aussi parce que, maintenant, à mon tour, j'ai des enfants.

Je n'ai pas remis les pieds au Maroc pendant 20 ans. J'aurais eu une autre vie en grandissant au bled, cela est sûr.

Le père de mes enfants est portugais. Ma belle-mère me raconte souvent comment elle est arrivée en France. Ils avaient quitté le Portugal en direction de la France, ils ont marché pendant un mois, traversant des villages, des villes, des campagnes et surtout les Pyrénées ! Ma belle-mère était enceinte et voulait absolument mettre au monde son bébé en France. Ce fut une rude épreuve !

Pour ma mère, ce fut une déchirure de quitter le Maroc. Maintenant elle y retourne deux fois par an. Elle a le mal du pays. Ses sœurs et sa mère lui manquent

Nous avons eu récemment une discussion sur la mort et l'enterrement.

Moi, j'ai dit que je voulais être enterrée à Brest. Elle a été choquée. Elle n'était pas contente. Je lui ai expliqué que mes enfants vivent ici et qu'ils n'iront jamais au bled. Je voudrais qu'ils viennent se recueillir sur ma tombe.

Ma mère préfère être enterrée sur la terre de ses ancêtres, là-bas.

Louisa

Fille d'Ali, sœur d'Hakim et de Merzouk.



Le témoignage de Louisa
Tiré du film de Marcel Léal *Citizen Ponta*



Je m'appelle Louisa, j'ai 52 ans. Je vis à Pontanezen depuis 1971.

Notre famille est sur Ponta depuis 34 ans. Nous avons été l'une des premières familles à s'installer dans le quartier, au 2 rue Corot, précisément.

Je suis d'origine algérienne, je viens de la région de Constantine. Lorsque nous sommes arrivés en France, je devais avoir entre 5 et 6 ans.

Je me souviens... lorsque nous avons quitté notre pays, c'était une déchirure. Mon père vivait déjà en France, à Marseille.

Nous vivions en Algérie seuls avec notre mère. Nous avons traversé les événements de la guerre d'Algérie sans notre père. C'était une période mouvementée et difficile. Nous avons transporté les corps des membres de la famille tués pendant cette guerre. Nous avons tout perdu: nous avions une ferme, elle a flambé, et nous nous sommes retrouvés sous des tentes dans un camp entouré de barbelés.

Après l'indépendance, en 1967, mon père est venu nous chercher.

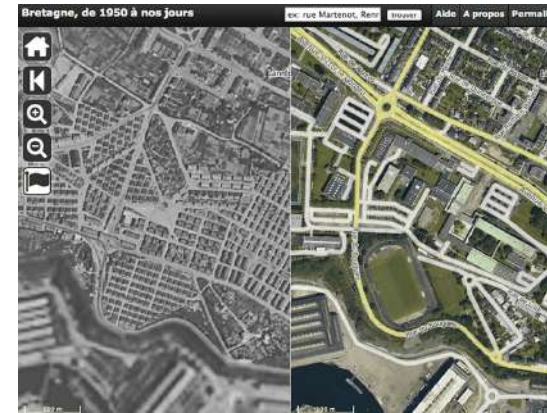
Pour nous la France, c'était quelque chose!

Pour ma mère, c'était très angoissant de quitter son pays et d'aller vers un autre pays où l'on parlait une autre langue. Elle se demandait comment elle allait faire.

Pour nous, les enfants, c'était très excitant de quitter notre petit village pour cette autre vie. C'était la première fois que nous empruntions des moyens de transport : d'abord la voiture, ensuite l'avion, puis enfin le train.

Lorsque nous sommes arrivés en France, nous nous sommes installés d'abord à Marseille, puis à Brest pour nous rapprocher de mon oncle et de sa femme. Nous avons logé comme beaucoup de maghrébins dans les baraquements d'après guerre au Bouguen à Keliverzan.

Le quartier du Bouguen hier et aujourd'hui - Toucher pour agrandir



Les baraques étaient alignées, toutes noires, les toits en goudron; à l'intérieur, un petit fourneau dans lequel on devait mettre des petites boules de charbon pour chauffer la maison; les toilettes étaient dehors; il n'y avait pas de salle de bain; on devait aller une

fois par semaine aux douches municipales payantes à Recouvrance. Ça changeait du hammam, tout cela était nouveau !

Nous étions très très bien dans les baraques américaines. Il y avait deux chambres pour huit et une salle à manger-cuisine avec un fourneau et les toilettes extérieures.

Nous avions des amis. Avec les voisins, nous étions très proches, nous formions comme une grande et même famille.

Les HLM poussaient dans la ville, l'administration devait reloger tous les Brestoï dans du dur. En 1970, au bout de trois ans, on nous a délogés de force, nous ne voulions pas quitter nos baraques, même pour plus de confort ! Ils menaçaient même de la faire tomber sur nos têtes. On ne voulait pas partir car nous avions des liens très forts avec nos voisins qu'il soit Français, Bretons, Maghrébins ou Asiatiques. On avait tissé des liens de famille avec ces voisins qui devenaient nos repères dans ce pays. On avait la peur d'aller

vers l'inconnu, dans un immeuble neuf, et de tout recommencer à zéro.

Dans les bâtiments rue Corot, il y avait l'eau chaude, l'électricité, la salle de bain, le chauffage au sol. Mais ce n'était pas pareil. On était bien dans les baraques !

J'avais alors environ 9 ans.

C'était dur pour moi ici, les garçons avaient le droit d'aller à l'école, pas moi ! Lorsque mes frères rentraient le soir à la maison, ils racontaient ce qu'ils avaient fait à l'école et tout ce qu'ils avaient mangé à la cantine.

Moi, je rêvais de pouvoir faire comme eux. Mais je n'avais pas le droit ! Mes parents préféraient que je reste à la maison pour aider ma mère à faire le ménage, les courses, et pour m'occuper de mes petits frères. C'était important que les garçons aillent à l'école. Mais pas les filles.

L'école est obligatoire en France. Les assistantes sociales sont venues à plusieurs reprises à la maison pour tenter de persuader mes parents de me laisser fréquenter l'école. Mais ils n'ont rien voulu entendre, quitte à perdre les allocations familiales.

Il n'y avait rien à faire, je n'irai pas à l'école.

Je ne leur en veux pas, surtout pas à mon père: lui, il était plus facile, il m'aurait permis de faire des choses.

Mais c'est ma mère qui refusait les changements. Pour elle, une femme n'a pas besoin de savoir lire et écrire. Une fois mariée, c'est son mari qui s'occuperait de tout. C'est sa mentalité, elle ne comprend pas que les temps ont changé !

En 1968, mon père travaillait en tant qu'éboueur. Cette année-là, ils avaient fait grève pendant presque 1 mois.

L'école offrit gratuitement la cantine à mes frères. Lorsqu'ils rentraient à la maison le soir, ils nous décrivaient tout ce qu'ils avaient mangé de nouveau.

Un matin, je me suis échappée et je suis allée devant l'école, je voulais voir cette fameuse cantine et surtout, je voulais goûter à la cuisine française ! Ma mère m'a rattrapée et m'a ramenée à la maison en me lançant des pierres...

Lorsque nous sommes arrivés dans le quartier de Pontanezen, nous avons découvert les immeubles de quatre étages. Pour nous, c'était la tour Montparnasse ! Le confort était appréciable à l'intérieur des appartements, mais



l'extérieur était un immense chantier. On entendait les bruits des tractopelles, des tracteurs, des marteaux piqueurs ; on circulait dans de la boue, le quartier était encerclé par des fermes et des champs avec des vaches.

A cette époque-là, les garçons et les autres enfants du quartier se rendaient à l'école à Quizac en car. Les écoles n'étaient pas encore construites dans le quartier.

Moi, je restais enfermée toute la journée à la maison.

La femme française de mon oncle nous rendait souvent visite, elle en profitait pour m'apprendre à parler le français ; je crois qu'elle avait pitié de moi. Pour me consoler de ne pas aller à l'école, elle me faisait souvent de petits cadeaux.

J'apprenais aussi le français grâce à mes frères et ensuite, beaucoup plus tard, à la télévision.

Les rares moments de liberté qui, parfois m'étaient accordés, c'était lorsque je sortais accompagnée de mes frères.

Nous allions alors derrière la rue Nattier, elle ne portait pas encore ce nom à cette époque-là. Je me transformais en garçon manqué, je faisais tout comme les garçons ! Nous montions sur les arbres, nous construisions des cabanes. C'était le terrain de toutes les aventures...

Puis à 17 ans, mon frère aîné a pris ma défense. Il s'est mis en colère, il a tenu tête à mes parents en leur disant que, maintenant, cela suffisait, que, s'ils voulaient garder leur fille enfermée, ils n'avaient qu'à retourner au bled !

Un jour, j'ai accompagné une voisine bretonne, il y avait de l'embauche dans une usine de cageots. Tout était nouveau pour moi. Je me suis présentée tremblante devant le contremaître. Il m'a posé des tas de questions, je lui ai répondu très sérieusement. Avant de quitter la pièce, j'ai remarqué qu'il avait dessiné une fleur ! J'ai été très déçue par mon premier entretien. Il ne m'a jamais appelée ...

Quelque temps plus tard, j'ai travaillé pour une entreprise d'entretien. Je faisais le ménage. l'étais fière de gagner un peu d'argent, même si je ne gardais qu'un petit peu de mon salaire. le reste. je le donnais à mon père.

Puis, je me suis mariée, là encore je n'ai pas eu le choix.

Ce sont mes parents et ma sœur qui ont choisi mon mari. Mais le mariage n'a pas tenu !

C'est seulement après le divorce que je me suis vraiment prise en main. Je me suis dit que plus jamais personne ne déciderait pour moi.

Je voulais assumer mes responsabilités, ne serait-ce que pour mes enfants.

C'est pourquoi, aujourd'hui, je milite pour la condition des femmes. Il n'y a pas de hasard ! J'encourage les filles dans le quartier à poursuivre leurs études, j'interviens auprès des parents, j'insiste en faveur des filles quand les parents parfois veulent les marier et interrompre leurs études...

Ma fille, je l'ai poussée à suivre des études, mon fils aussi. Je ne lâche pas ! Cela me révolte ! Je me sens impliquée!

Moi, j'ai souffert de ne pas avoir pu aller à l'école.

Mais je me suis rattrapée. A l'âge de 25 ans, je me suis inscrite au cours d'alphabétisation du centre social. Pour rattraper le temps perdu, j'ai mis les bouchées doubles, je me suis mise à apprendre à écrire et à lire. Je ne venais jamais seule au cours, j'entraînais toujours avec moi d'autres femmes. J'ai mis un point d'honneur à apprendre à écrire mon nom, mon prénom, mon adresse.

Ca me tenait tellement à cœur de pouvoir me débrouiller toute seule. J'en avais assez de dépendre des uns et des autres pour remplir mes papiers. Pour moi, c'était une humiliation.

Après mon divorce, mes parents ont voulu que je retourne vivre avec eux. Pour eux, c'est inimaginable qu'une femme puisse vivre seule avec ses enfants. J'ai résisté ! Personne ne décidera plus jamais pour moi !

Pour la première fois de ma vie, je me suis imposée. Maintenant, je suis indépendante.

Mon père dit souvent à ma mère:

« Regarde ! Nous avons fait faire de hautes études à nos fils. C'est bien ! Ils font leur vie. Regarde ! Qui s'occupe de nos papiers, aujourd'hui ! Eh bien, c'est Louisa ! Heureusement qu'elle a appris à lire et à écrire ! »

De temps en temps, je retourne en Algérie, ça me fait du bien.

J'ai besoin de retourner à mes racines, c'est important pour moi ; là-bas, je me ressource. Mais je ne retournerai pas y vivre, le mode de vie en Algérie est trop différent.

Là-bas, on m'appelle « l'immigrée » ! Ma vie est ici.

Et puis, il y a de plus en plus de femmes voilées en Algérie.

En France aussi d'ailleurs, même dans le quartier, je croise des jeunes filles qui pourraient être mes filles, elles sont de plus en plus nombreuses à porter le voile. Certaines, c'est pour se faire respecter et se marier, d'autres par mode et d'autres encore par réaction ou par rage, elles ne trouvent pas leur place dans cette société. Elles ont des diplômes mais l'accès au travail reste difficile ! Alors elles se retranchent. Je connais bien la religion musulmane, mes parents me l'ont transmise, j'observe le ramadan mais je ne porte pas le voile.

Je crois que les jeunes ont du mal actuellement, dans la situation économique actuelle, la discrimination existe, elle grandit. .. C'est une réalité !

A l'époque, nous n'osions pas nous exprimer, nous nous taisions, et puis il y avait du travail pour tout le monde, maintenant le monde s'endurcit.

Les jeunes prennent la parole, ils réagissent.

Je pense que c'est une chance pour moi d'avoir grandi en France.

J'y suis très impliquée. Je milite au sein de SOS racisme et dans ma famille, nous sommes très actifs sur le quartier : **Hakim** au CAP, **Merzouk** au CAP, et moi, Louisa, au CAP, à l'association APPRI et au CA du centre socio-culturel.

J'ai construit ma vie ici, j'ai acquis de l'instruction même si ça n'a pas été facile. Je finirai ma vie ici.

Je ne regrette absolument pas d'être venue en France ...

Tout arbre fut un arbuste...

Hakim

32 ans. Fils d'Ali, frère de **Louisa** et de **Merzouk**.

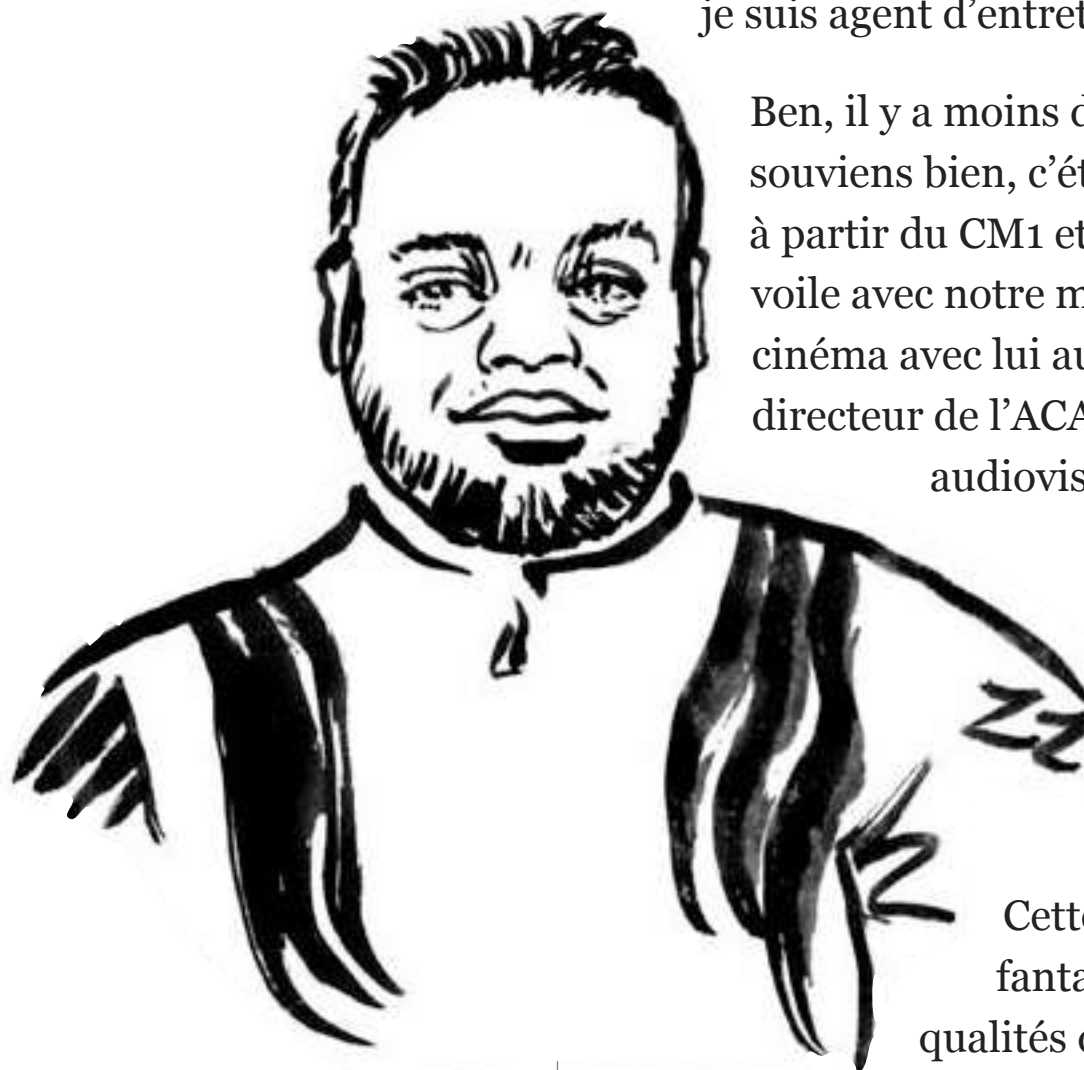


«Je suis venu ici à neuf ans, du Maroc. En 1981, on est arrivé avec mes parents. J'ai commencé à travailler à l'OPAC en 97, je suis agent d'entretien sur le quartier.

Ben, il y a moins de fête aujourd'hui. Ce dont je me souviens bien, c'était les activités qu'on avait à l'école : à partir du CM1 et CM2, on allait faire du bateau, de la voile avec notre maître Nona Barazer. On faisait du cinéma avec lui aussi, sur toute l'année (il est devenu directeur de l'ACAV, asso. cinématographique et audiovisuelle).

On était chanceux de l'avoir comme instit. On faisait du théâtre, des sketches pour la fête de l'école, en fin d'année. C'est vraiment mes meilleurs souvenirs de l'école.

Cette personne avait quelque chose de fantastique : elle mettait en avant les qualités de chacun. J'ai plein de bons



souvenirs dans le quartier, j'ai de bons amis. Ce qui était bien avant, à Ponta, c'est que tu pouvais faire des tournois de foot, la cantine était gratuite pour ceux qui avaient peu de moyens. Tout était gratuit, aujourd'hui tout est devenu payant et cher.

Quand on allait encore, pendant l'école, on allait une semaine par an à Hanvec (à 30 km de Brest). C'est un parc animalier. On n'y allait en mai. Tous les CM2 y allaient. Cela n'existe plus, on ne propose plus de sortie.

C'était l'école Nattier 1. Il y avait deux classe de CM2, deux de CM1, deux de CE2/CE, deux classes de CP. Cela faisait beaucoup de monde. Aujourd'hui, il y a beaucoup moins d'élèves, et plus (du tout) de sorties.

Ados, c'était le tournoi de foot, on allait au centre social aussi : cinéma, il y avait quelque chose tous les mercredis après-midi, même le samedi. Et on avait le choix. Le dimanche, on pouvait aller faire du foot avec les autres quartiers.

Au centre social, il y avait de la musique, on pouvait danser. Avant, en 1990, il y avait beaucoup de fraternité et de solidarité. Les gens partageaient tout. À Ponta, il n'y avait aucune discrimination, on se définissait juste comme habitants de Pontanezen, et pas : celui-ci, il est Marocain, ou Africain, ou par religion, etc...

Aujourd'hui, les gens ne se mélangent plus, ils sont par catégories : soi chômeurs, soit voyou, soit gens âgés. D'où ça vient ? Pour moi, le chômage participe beaucoup de cette

situation, avant tout le monde travaillait. Depuis, les parents ne travaillent plus et les enfants n'ont jamais travaillé.

Puis il y a eu la première génération de chômeurs, puis la seconde, dont je fais partie. Moi, j'ai eu de la chance de trouver du travail, mais il y a des jeunes qui n'ont jamais eu la chance de commencer à travailler, et qui n'ont jamais vu leurs parents travailler, par exemple : le fils qui se lève à midi, le père à 10 heures.

Le pire, c'est qu'il y a pas de choix. Moi, c'était par hasard : je suis arrivé au moment où il recrutait à l'OPAC. Je ne pensais pas faire ce métier-là, car je pensais que l'accès était ouverte uniquement aux Français (je n'ai pas la nationalité française).

Avant, j'avais travaillé à droite, à gauche mais je n'aurais cru pouvoir travailler à la ville un jour. Et quand j'ai travaillé sur Ponta, j'ai encore plus apprécié le quartier. En même temps, c'est dur d'aller vers l'extérieur, car je ne connais finalement bien que Ponta. Si je vais ailleurs, au niveau du travail, je suis perdu géographiquement. C'est grâce à mon métier, en visitant des bâtiments, que je découvre finalement les autres quartiers !

Le moment déclencheur, pour connaître des gens d'ailleurs, c'est par le lycée. Mais ici, on restait, par habitude, entre nous, par communauté. Quand on a commencé à bouger, c'est vers 18-20 ans, on allait en boîte de nuit, le Saturne, à Lannilis. On allait jusqu'à Quimper écouter du hip-hop. Et les concerts, c'était à Quimper aux Hespérides (à Plouneour-Trez). En fait,

on a bougé quand on avait une voiture et le permis. Depuis tout petit, juillet août, c'était réservé pour le bled au Maroc, à Sefrou, la ville des cerises. Depuis que j'ai le permis, c'est moi qui conduis toute la famille au pays. On est six enfants, quatre gars, deux filles. Dès qu'on sortait de l'école, le vendredi soir, le samedi matin, on décollait déjà, il était six heures.

Maintenant, je pars deux semaines ou un mois, en fonction de mes disponibilités. J'habite à côté de Fez, qui est la plus ancienne ville du Maroc, et qui est restée traditionnelle. C'est à Fez qu'a été signé le traité des HLM de France en 1922, quand le Maroc était sous protectorat français. Il y a trois écoles coraniques dans le monde, une en Tunisie, une en Égypte et une à Fez au Maroc. Les premiers théologiens et savants de ces écoles-là étaient réputés : ils étaient obligés de faire le tour de ces trois écoles pour terminer le cursus.

A Fez, c'est toujours pareil, une porte d'entrée, une porte de sortie, et à l'intérieur, un immense labyrinthe. Même moi, Marocain, je comprends rien à l'architecture particulière de cette ville.

Sinon on sortait à la Tocado, une boîte à Ploudalmézeau. C'est là-bas qu'on allait se «pouiller» avec ceux du lycée, c'était le lieu de chicane, lieu de rendez-vous. C'était jamais des problèmes internes au quartier, c'était avec d'autres. «On va maraver, bastonner...» C'était au coups de poings, un contre un, et pas comme aujourd'hui, 10 contre un, ou avec des armes. Aujourd'hui, ça va très vite. Avant, il restait cette peur de la prison, qui empêchait d'aller trop loin.»

Merzouk

38 ans. Fils d'Ali, frère de Louisa et d'Hakim



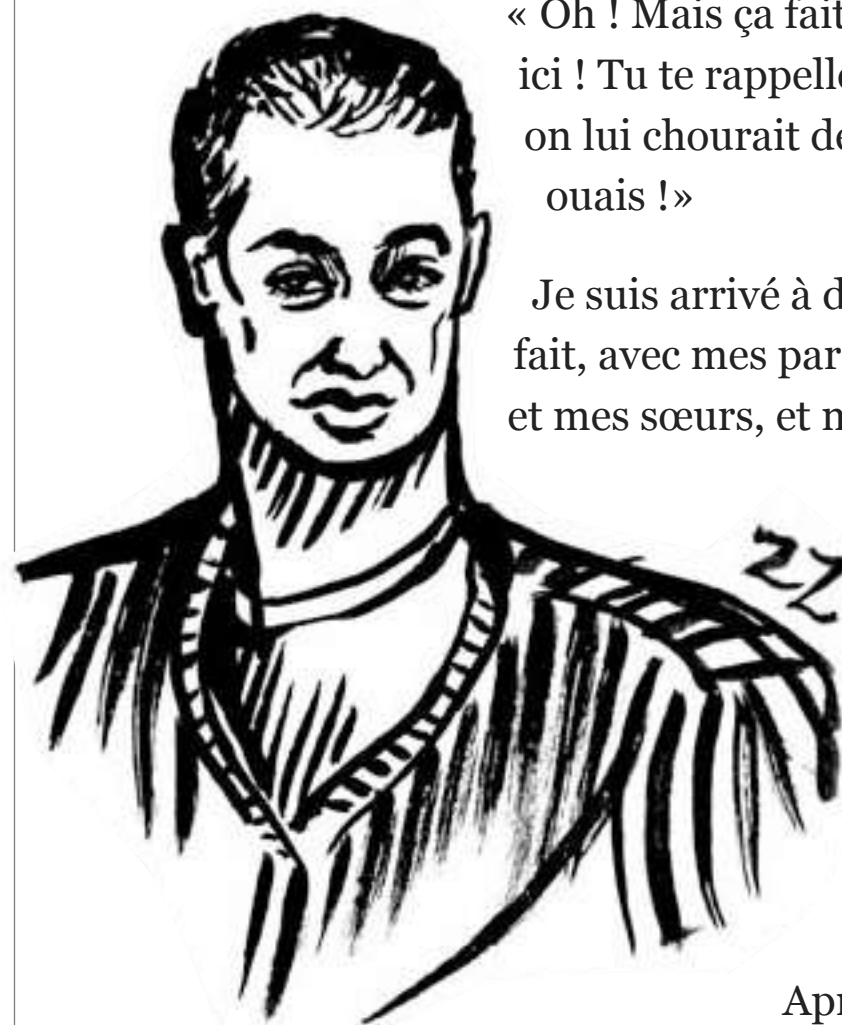
Il regarde le premier carnet en découvrant la boulangère

« Oh ! Mais ça fait 25 ans qu'elle est ici ! Tu te rappelles, Laurent, quand on lui chourait des bonbons ! Ah ouais ! »

Je suis arrivé à deux ans, en 68 en fait, avec mes parents, Ali et Keltoum, et mes sœurs, et mes autres frères. Je

me rappelle de la maternelle, à Robert Desnos, où je chialais à l'entrée, quand mes parents partaient. J'avais 2 ans.

Après, j'étais à l'école de Pen ar Streat de CP à CM1. J'ai jamais fait Nattier car ce n'était pas construit. Pour jouer,



on allait au terrain d'aventure près de la mairie, là où il y avait le terrain de foot. On construisait des cabanes en bois, avec des chutes de bois récupérées à droite et à gauche.

Les jeux d'adultes : ils se peignaient en jaune, les filles en bleu, il fallait qu'ils ressortent en vert. On était tout jeune. Après, c'était le CAP : j'étais aide mono à 15 ans.

Maryvonne et Jo m'ont proposé de travailler là-bas : le premier été, j'ai gagné 40 pièces de 10 Fr. Ça faisait un sacré paquet de fric ! C'était lourd, le sac ! Ça m'a plus tout de suite de bosser avec les mômes. Je m'occupais des 6-10 ans. On faisait beaucoup d'animations de rue : c'était dur ! Le matin, on devait racoler les gamins, on faisait le tour du quartier et l'après-midi on faisait des activités dans la rue. Les gamins nous attendaient chaque matin pour savoir ce qu'on allait leur proposer. C'était usant, mais sympa !

Après, j'ai continué au CAP, de mes 15 ans à mes 25 ans. On faisait des camps toutes les vacances scolaires à la fin. L'été, il y avait jusqu'à neuf camps différents : il y avait cheval, plage, campagne pour les petits, voile, voyage à Paris une semaine. Au bord de la mer, il y avait trois temps différents. Et un qui avait particulièrement la cote, car il y avait boum tous les mardis soirs, à Tréompan. Il y en a qui faisaient neuf camps à Tréompan !

Tous les vendredis soir, il y avait une grosse bouffe chez Maryvonne, et après, java entre les monos. Tous les vendredi ! On avait pas envie d'aller ailleurs que entre nous. On partait entre nous en week-end avec les monos, on utilisait le

matériel de tente, on allait au festival d'Elixir à Saint Pabu. On n'y était en deux minutes, on rentrait parler d'une parce que c'était la même plage que Tréompan.

J'avais 17 ans. Il avait avec moi Hakim, mon frère, Éric et Claire, Marie-Pierre Guillou, Catherine le Gall, Yann Cornec. On devait être une bonne vingtaine d'animateurs. Après, la nouvelle génération, ils ont fait beaucoup moins de camps, c'est devenu moins festif, l'équipe était moins soudaie qu'à cette époque (avant 1992).

Je suis resté vacataire jusqu'en 92 (j'étais étudiant la semaine) et le soir, à l'étude de 17 heures à 19 heures, et les week-ends, les vacances scolaires. J'étais dans les derniers à partir, de l'ancienne équipe. Après, je suis parti à Rennes, je faisais du hand en compétition, j'étais salarié du club un an. Après, je suis parti en week-end à l'île d'Yeu, où je suis resté direct un an et demi !! Ça me plaît les îles. J'ai fait la Sardaigne, la Corse, la Sicile, l'île de Ré, Belle Ile, Ouessant, Sein, et dans le golfe du Morbihan, l'île d'Arz et l'île aux Moines. A Yeu, j'ai trouvé un boulot d'animateurs comme vacataires. Au début, les jeunes surtout, ils avaient un peu de mal avec un Maghrebin. J'étais le seul de Lille ! Et après, je passais pas mal de soirée avec les vieux ! L'île d'Yeu, c'était des bouffe chez les uns, les autres toute l'année. Et si tu voulais pas manger avec, t'avais pas le choix car ils te chantaient «La mariée» non stop, jusque 3-5h du matin, jusqu'à ce que tu ouvres. Ils m'avaient écrit une chanson, sur l'air de *Le petit pont de bois* de Yves Duteil.

Moi, je suis revenu sur Morlaix en 93-94 car un poste d'éduc s'était libéré et que cela m'intéressait vraiment. J'ai pris le poste. Je bossé pour un IME (instituts médicaux éducatifs). J'avais des jeunes entre 15 et 18 ans. Des débiles légers, cas sociaux, et ceux qui avaient du retard scolaire. Tout était mélangé ! J'avais même quatre ou cinq gamins de Ponta, sur 14 ados. C'était pourtant à 50 bornes de Ponta. C'était dans un foyer, et le week-end, il rentraient dans leur famille d'accueil, ou dans leurs familles tout court. Je suis resté trois ans. Pour faire ce job, je suis passé par l'école d'éducateurs de Gouesnou, en alternance pendant trois ans.

Après, j'ai arrêté même s'il y avait beaucoup d'avantages éducation nationale, car manque de motivation de la part de mes collègues, qui ne voulait pas s'impliquer plus que ça.

Je suis restée au chômage quelques mois, ensuite je suis rentré dans une grosse imprimerie, au port. J'y suis toujours.»

Des Racines sous le béton

En 2010, dans le cadre d'un chantier éducatif réalisé par Brest Métropole Habitat en lien avec le centre culturel l'Escale, sept jeunes du quartier âgés de 14 à 16 ans sont partis sur les traces du passé de leur Quartier et ont exploré leur histoire personnelle, familiale.



Sept jeunes à la recherche de leur histoire

L'opération *Des racines sous le béton* a proposé à sept jeunes de Pontanezen de plonger dans leur histoire personnelle et familiale, une histoire intimement liée à celle de leur quartier.

Ce sont ces jeunes - d'habitude difficiles à toucher, surtout dans le contexte défavorable actuel - qui vivent le changement et qui représentent le quartier de demain, la ville de demain. Leur regard, leur histoire et leur ouverture, sont les clés du nouveau Quartier de l'Europe.

Anouar, Adrien, Ichem, Nahid, Nicolas, Sezgin et Yassine, ont ainsi été accompagnés par Brest Métropole Habitat et par le centre culturel l'Escale dans leur démarche dont les résultats ont été mis en valeur en utilisant les codes visuels des jeunes d'aujourd'hui, un public passionnant et passionné, mais peut, faute d'intérêt, facilement basculer.

Ce chantier éducatif s'inscrit dans le cadre de la responsabilité sociétale de Brest Métropole Habitat. C'est projet d'intérêt général, une opportunité pour les jeunes d'être des acteurs du quartier, d'y prendre une place de façon constructive et exemplaire.

L'intérêt de ce projet est multiple. Il a favorisé l'ouverture de ces jeunes à leur propre famille, mais aussi aux acteurs associatifs et professionnels, aux habitants du quartier mais également aux acteurs de la Ville et à ses habitants.

Consécration pour ces jeunes, leur travail, qui a pris la forme d'une exposition de gigantesques kakemonon, a été récompensé en septembre 2011 au Congrès National HLM de Bordeaux et présenté à Paris en novembre 2012.

Revue de presse de l'opération - toucher pour agrandir







Ponta en fête



Régulièrement, Ponta s'anime au rythme des fêtes de quartier. Soazig Dréano a eu l'occasion de croquer deux de ces événements au cours de l'années 2004 ; la Fête de quartier qui s'est tenue en juin au moment du passage du Roller-Tour, et la Fête de l'hiver qui s'est déroulée en décembre le jour du solstice.

Fête de quartier à Pontanezen et Roller-Tour

Des rollers à Ponta !



Toucher l'article pour l'agrandir

Ouest-Fran
Vendredi 11 juin 20

Pontanezen

Brest-Roller-Tour : « Ponta en fête » a donné le départ

Le coup d'envoi de l'édition 2004 du Brest-Roller-Tour a été donné mercredi en fin d'après-midi rue Sisley. La conclusion d'une journée d'animation, initiée par les partenaires du quartier, sous le titre « Ponta en fête ».

Avant de céder la place aux rollers, les enfants ont pu profiter des clowns, du théâtre, d'un tournoi de foot, du Débrouillaubus des Petits Débrouillards, Sans oublier la musique et la danse sous différentes formes : percussions, capoeira, Arabica show... Peu avant 19 h, ce ne sont pas les quelques gouttes de pluie qui ont refroidi l'ardeur des 200 concurrents, répartis par catégories d'âge de 10 à 15 ans. L'encadrement, assuré par les spécialistes du roller, qui se poursuivra la semaine prochaine au Valy-Hir, Bellevue, avant la Place de la Liberté, samedi 19.



Top départ pour les 10-11 ans, premiers concurrents à s'élancer pour l'édition 2004.

Pontanezen

Vendredi 11 juin 2004

Brest-Roller-Tour : « Ponta en fête » a donné le départ.

Le coup d'envoi de l'édition 2004 du Brest-Roller-Tour a été donné mercredi en fin d'après-midi rue Sisley. La conclusion d'une journée d'animation, initiée par les partenaires du quartier, sous le titre « Ponta en fête ».

Avant de céder la place aux rollers, les enfants ont pu profiter des clowns de théâtre, d'un tournoi de foot, du Débrouillaubus des Petits Débrouillards, Sans oublier la musique et la danse sous différentes formes : percussions, capoeira, Arabica Show...

Peu avant 19 heures, ce ne sont pas les quelques gouttes de pluie qui ont refroidi l'ardeur des 200 concurrents, répartis par catégorie d'âge de 10 à 15 ans. L'encadrement, assuré par les spécialistes du roller, qui se poursuivra la semaine prochaine au Valy-Hir, Bellevue, avant la Place de la Liberté, samedi 19.



Danse de Kabylie



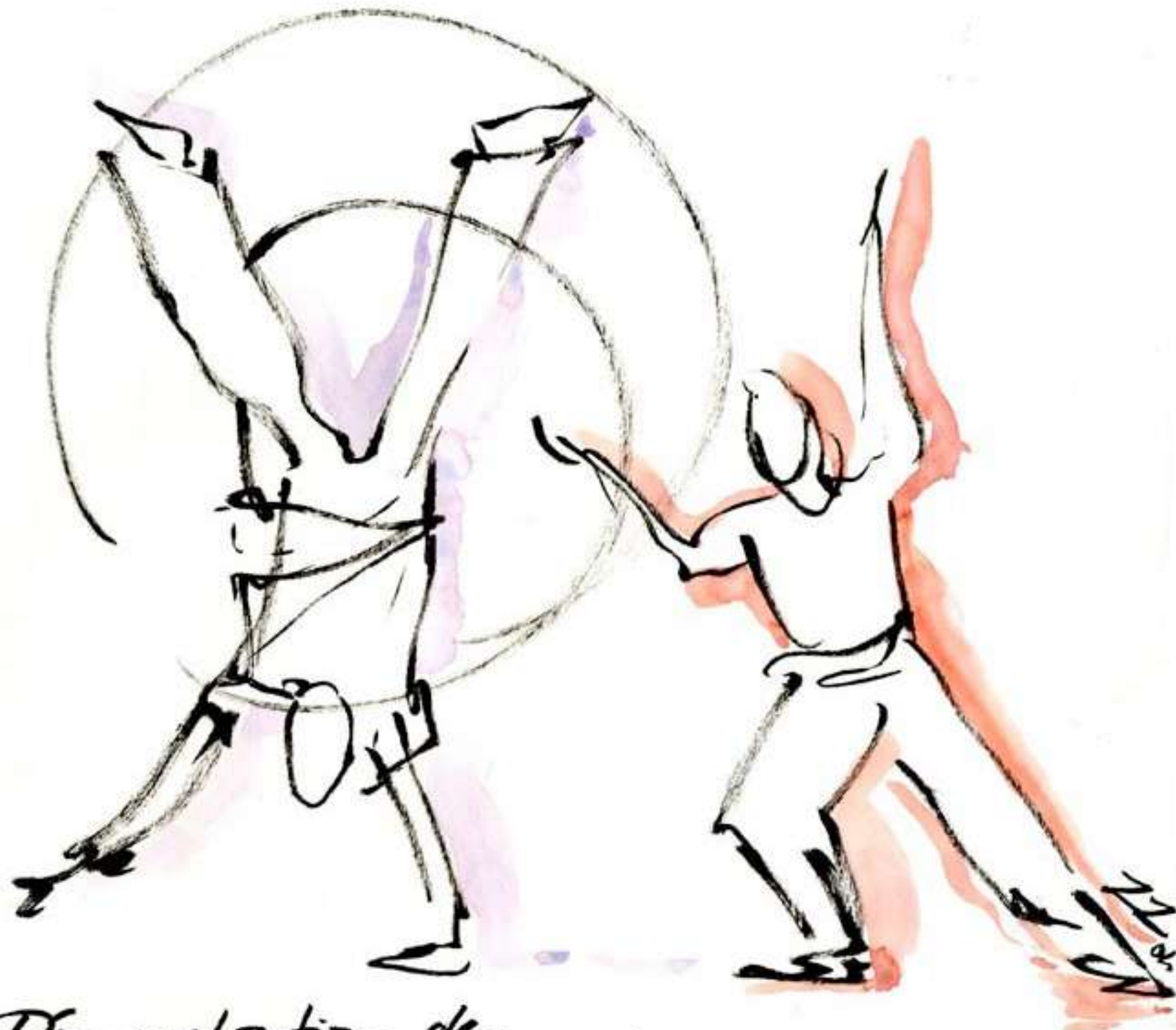
Les jeunes filles sont surprises : elles enchaînent danses traditionnelles en costume et spectacle hip-hop... sans complexe.
Bravo les filles !



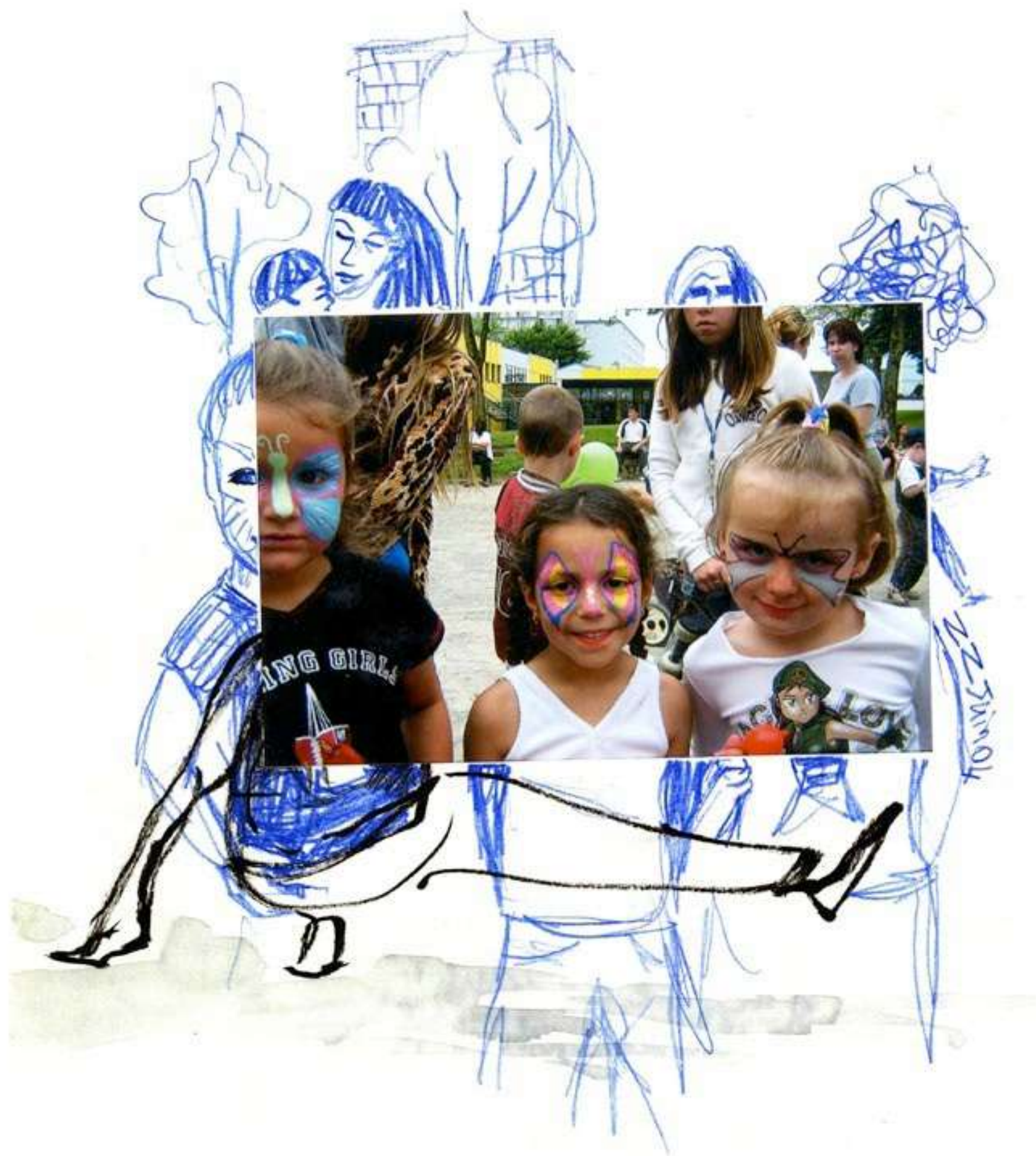


Capoeira avec l'association Moral Soul
Herwann Asseh au barimbau





Démonstration de
Capoeira en live - Regards remplis
d'admiration
et de curiosité



Miss Gwenn



Je rencontra cette petite
fille de 7 ans,
Gwennaëlle, qui, sans
l'objectif ne cesse de
danser !!

Gwennaëlle
7 ans,

j'habite à côté,
et moi, j'aime la
fête de quartier car
il y a monsieur qui
fait des ballons, des
chansons et on peut
jouer. Moi, je
vais à la biblio-
thèque et je lis
des livres.
Et je joue au
toboggan.

Moi, je voudrais
qu'il y ait des
balançoires!



16h10 le 9 juin

SofZigZz



Brian,
J'ai 9 ans.
J'ai démarré
la danse
avec des copains
du quartier...
Puis je me
suis entraîné
tout seul.
Après, j'ai appris
à mon copain,
les mouvements
que je savais.
Et voilà.

En duo
dans le
spectacle
hip hop
rap de
Hervann
Quel
show!

Je suis arrivé
à 9 ans à
2 ans. C'est bien,
car il y a beaucoup
de choses à faire.

SARZIGZZ.

15h45

Daniel
Gallenne
(58 ans!)

Cà vient
du breton "Vent
d'Ouest". Mon
grand père est né à
Saulzore, à Belle Ile
en mer. C'est un
nom insulaire!

L'histoire du
tatouage: quand
j'étais pêcheur à la crevette
je pêchais le hippocampe
dans la région de Fouesnant.



Cà fera 6 ans que
je suis au foyer de
Kerlivret, APE
présidente,
ambiance bonne et
général... Le quartier
est plus calme que
cela était.



SAINT
22
2004

→ On range tout!
La fête est finie...
(jusqu'à la prochaine en juin 2005)

La fête de l'hiver

Organisée par Vert le Jardin le mardi 21 décembre 2004

22

Dernière fête avant l'hiver !



La soupe à l'endive

Inventée par Thierry Rospard pour l'asso.

«La première fois, c'était à Landerneau. Une *tombée* de légumes.

Voici la recette de la crème d'endives avec des patates, des oignons et... les endives, cuites à la vapeur.

Une fois cuites (15 mn), on mouline, et on rajoute sel, poivre et du sucre (en fonction de l'amertume).

On peut faire un repas complet avec des endives !»



C'est le
bleu-ues
de l'endive
dépressif.
beuh!
Ça me rend
malade!
Salade-eh



En cuisine, on prépare les soupes pour la fête. Ca s'active !
Une dame du quartier arrive avec sa soupe au lard (du nord, ça jambette)



Lynda
prépare
une
chorb
po

personnes :

2 poulets noirs,

3 kg de côtes d'agneau,

2 kg d'oignons,

2,5 kg de boulettes de viande de
œuf,

1 botte de céleri,

1 botte de coriandre et de persil,

- 7 kg de coulis de tomates.

Le collectif
 "200% Copains"
 arrive sur le jardin,
 des dizaines
 de personnes
 dans leur village.



Les acteurs du quartier

Le dynamisme de Pontanezen est bien réel. Il suffit de consulter la liste des acteurs qui animent le quartier. Qu'ils soient institutionnels, comme la **médiathèque**, ou associatifs comme le **CAP** ou l'**ABAAFE**, leur importance dans les multiples aspects de la vie du quartier est incontournable.



La médiathèque Jo Fourn

Ouverte début 1978, la médiathèque Jo Fourn, aussi nommée médiathèque de l'Europe, est située 9 rue Sisley. Elle fait partie du réseau des 9 bibliothèques de la ville de Brest.

Œuvre de l'architecte brestois Albert Cortellari, qui fut l'un des grands acteurs de la reconstruction de Brest, elle présente, de par sa forme originale avec son toit en forme de pagode, un intérêt architectural certain et un signal urbain fort à l'entrée du quartier de Pontanezen.

Sur un espace de 523 m², une collection de quelques 33 000 documents (livres, DVD, CD musicaux, magazines) s'adresse à tous les publics, du bébé au sénior, du particulier aux groupes.

Cette bibliothèque « familiale » est aussi un grand espace de socialisation : l'équipe de 6 agents accueille, prête, conseille les usagers mais aussi anime des séances de contes dans ses

murs et à l'extérieur, propose des concerts, des conférences, des expositions...

Depuis son ouverture, la structure s'adapte aux attentes des publics. Ainsi la création d'un secteur MULTIMEDIA/ IMAGES ET SON vise à répondre à l'attrait croissant vers les nouvelles technologies et une diversification des supports culturels.

La médiathèque, partenaire culturel central du quartier, initie régulièrement des projets en direction des habitants. Par son implication dans le collectif « Histoire(s) et Mémoire de Ponta », elle souhaite faire reconnaître, préserver ces témoignages et poursuivre son action de service public.





Danièle

«La chose qui m'a le plus marquée à Ponta, c'est le jour où la médiathèque a brûlé. C'était notre deuxième maison, la mienne et celle de la plupart des habitants de Ponta qui la fréquentent. Je crois que brûler le savoir, c'est brûler aussi le futur, l'esprit critique, la compréhension du monde et l'ouverture. On doit remercier en particulier toutes les bibliothécaires qui ont réussi à reconstruire ce qu'il a été détruit.»

Stevan

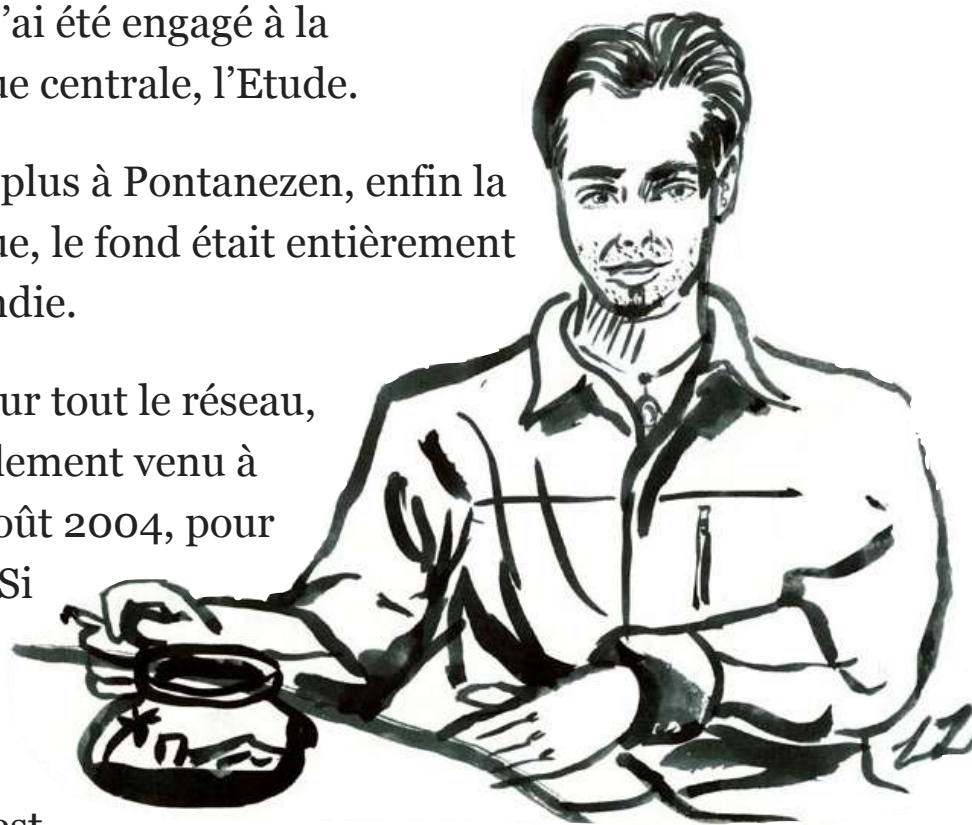
26 ans, bibliothécaire de Ponta Jo Fourn - 15h30

«Mon premier travail en bibliothèque c'était ici en août 2003. J'ai rencontré Agnès à qui j'ai proposé de faire un stage. Pourquoi à Ponta ? Je trouvais que c'était une chouette de petite bibliothèque. Après un stage de trois semaines, j'ai été engagé à la bibliothèque centrale, l'Etude.

Ce qui m'a plus à Pontanezen, enfin la bibliothèque, le fond était entièrement dû à l'incendie.

Vacataire sur tout le réseau, je suis finalement venu à Ponta en août 2004, pour cinq mois. Si je pouvais choisir, je resterais ici

! L'équipe est très sympa, et je me suis attaché à plein de gosses. Comme j'aime la bédé, musique et films les gens viennent me voir pour que je les conseille.»



Gégé

Relieur, dit le «médecin des livres»

«Je travaille ici depuis 1990. Avant j'étais en entretien de la mairie. On m'a proposé un essai de 3 mois à la bibliothèque, à la Centrale et j'ai continué à la médiathèque Jo Fourn.



J'ai appris à relier sur le tard, comme tous bons autodidactes, avec l'aide de Mr Cahagnon. Je renforce et couvre tous les livres neufs, et j'effectue les réparations en tout genre sur les livres usagés : collage, couture, cartonnage,

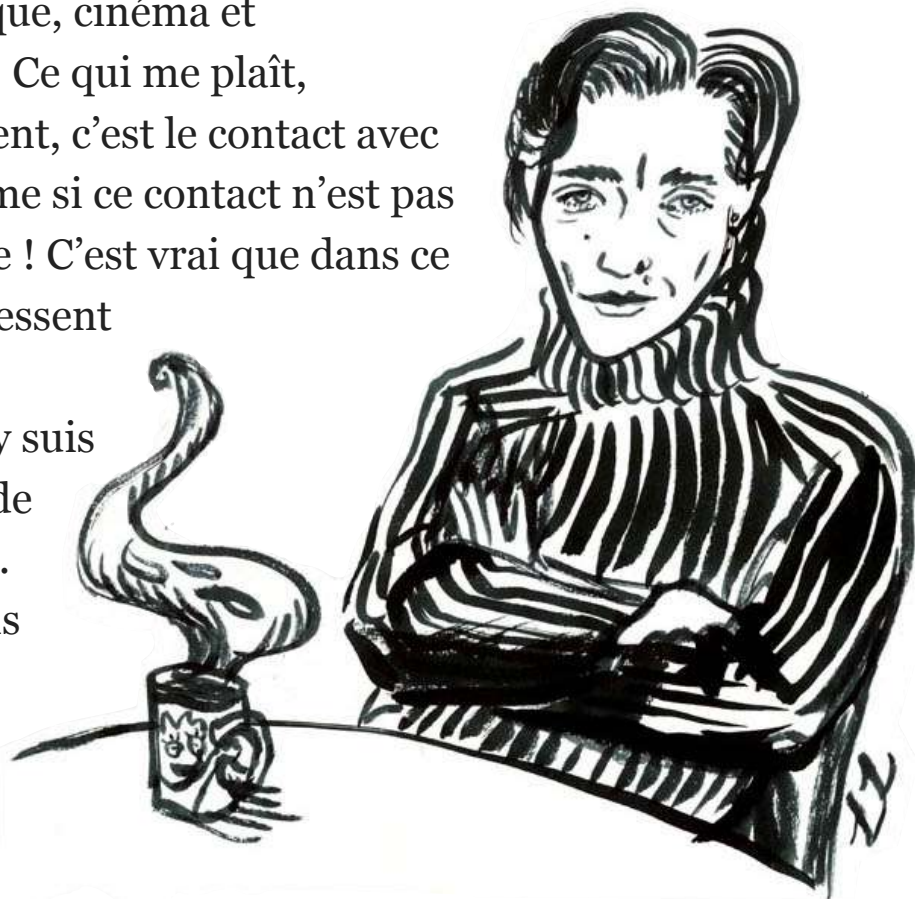
soit à ce qu'on appelle la reliure. J'aime bien mon métier, je me programme mes journées, qui sont bien remplies !

J'ai peu de contact avec le public, mais l'année prochaine, avec 4 ou 5 relieurs, on va recommencer à faire des ateliers découverte du métier dans les écoles primaire et collège. C'est plutôt sympa, ils sont marrants les gamins, et ils réalisent que les livres sont fragiles !»

Brigitte

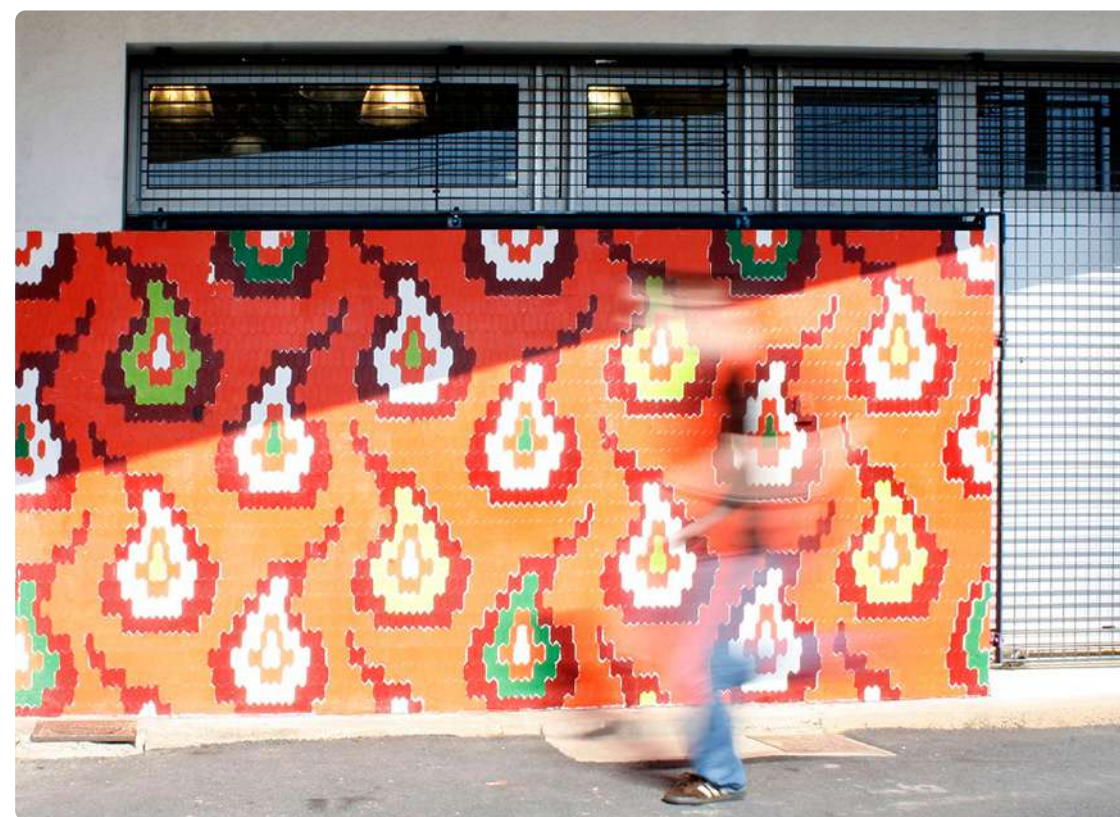
Brigitte a quitté son poste le 31 août 2013.

«Je bosse ici depuis le 1er janvier 2001, je m'occupe du secteur musique, cinéma et informatique. Ce qui me plaît, paradoxalement, c'est le contact avec le public, même si ce contact n'est pas toujours facile ! C'est vrai que dans ce quartier, on ressent beaucoup de précarité et j'y suis très sensible de par mon vécu. Et c'est parfois difficile de se faire comprendre



des gens. J'ai aussi l'impression que certains ne veulent pas faire d'efforts pour dialoguer.»

Diaporama : Les fresques de la médiathèque réalisées par Danièle Muguet au printemps 2012 avec la participation des enfants du quartier. Elles ont été détruites au cours des travaux de rénovation de la bibliothèque en août 2013.



La mairie de l'Europe

En 1998, la ville de Brest crée une antenne mairie à Pontanezen dans le centre commercial à côté du centre socioculturel. Deux agents délivrent alors certaines prestations de la collectivité, aident aux démarches administratives, à la rédaction de courriers... Puis, en 2001, les élus municipaux décident la création du nouveau quartier de l'Europe. La ville de Brest est alors dotée de cinq mairies de quartier.

La mairie de quartier, implantée dans des locaux provisoires de type Algéco, est inaugurée le 22 juin 2002. Une équipe de huit agents est alors affectée pour

Accompagner les citoyens pour l'accomplissement de leurs démarches, les informer, les orienter

Animer un dispositif de gouvernance de l'espace public dans la proximité

Promouvoir et animer les démarches participatives (conseil consultatif de quartier, projet éducatif local...)

La mairie sera incendiée dans la nuit du 29 au 30 juin. Le service aux usagers reprendra dans des locaux provisoires.

La nouvelle mairie sera inaugurée en 2008. Elle héberge en plus de la mairie de quartier des services municipaux : classe passerelle, dispositif de réussite éducative, animateurs sportifs, relais parents-assistants maternels et d'autres services tels la mission locale, un PIMMS.

Centre socioculturel L'Escale



Christine

36 ans, directrice du centre socioculturel de Pontanezen
Mardi 25 octobre 2005

«Je suis là depuis le 16 août dernier. Ça fait un an et demi que j'habite en Bretagne, dans les cotes d'Armor. Avant, j'étais directrice d'une association de quartier, sur Sartrouville, un endroit qui ensemble ressemblait un peu à Pontanezen (au niveau de la réputation) : beaucoup de difficulté sociale, mais les habitants sont par ailleurs très chaleureux et ont beaucoup de choses à nous donner. Moi, je vois beaucoup de bénévoles ici, ils donnent beaucoup de leur temps, sans attendre en retour. Aujourd'hui, j'ai rencontré trois jeunes de 23 ans, une fille et deux garçons : ils sont venus me présenter leur projet de monter une association. Leur but : permettre aux jeunes de réaliser de la musique électronique plus des ateliers d'écriture

et de danse, ici à l'Escale. Ce qui est bien, je trouve, c'est que cette initiative vienne des jeunes du quartier. Ce savoir, ils l'ont appris il y a 10 ans au CAP CSF, lors d'ateliers de l'époque. Ils savent d'où ils sont, ils ont envie de transmettre à d'autres jeunes du quartier. Dans leur façon de présenter ce projet et aussi dans leur attitude générale, on a vraiment envie de les soutenir et de leur faire confiance ! Ils ont été le petit soleil de la matinée !»



Le CAP CSF



Le Centre d'Animation de Pontanezen existe depuis 1972, né de la volonté de familles d'améliorer la vie collective dans ce quartier jeune où aucune structure n'existait encore. Avec le temps, il s'est essentiellement consacré à offrir aux jeunes des activités qui les stimulent et les valorisent.

Dans le cadre du renouvellement urbain, le CAP les locaux du CAP ont déménagé à plusieurs reprises depuis 2003. Un temps hébergé à l'Escale, l'association devrait retrouver de nouveaux locaux prochainement dans un bâtiment situé à l'emplacement de l'ancien centre commercial.

Cécile Gestin

39 ans, directrice du CAP

«Je suis arrivé en décembre 2001, comme directrice aux CAP. J'ai été animatrice pendant 10 ans dans d'autres quartiers de Brest (Rive Droite) et je travaille dans ce secteur depuis 83. Donc, je commence à avoir une certaine expérience, même si j'apprends toujours !

Ici, on se sent utile et je trouve que les parents et surtout les enfants sont très attachants !

Confédération syndicale des familles : qui se sont montés dans le cadre des quartiers et pour aider les familles dans leur quotidien (logement)

C'est quelque chose qui est souvent dit sur le quartier. La relation n'est pas facile à établir : les enfants grandissent tellement vite que c'est sans cesse remis en question. Mais quand ce contact est établi, il devient chaleureux. Plus ils grandissent, plus le contact est complexe.



Il n'y a pas une tranche d'âge en particulier, car ce moment apparaît de plus en plus de manière précoce chez ces enfants.

On a démarré ce travail en 2003, lors des 20 ans du CAP. Est-ce qu'on est toujours en phase avec les besoins des enfants et des parents ? Depuis plus d'un an, on essaye de connaître les besoins et les envies. Et surtout, on essaye de se rapprocher des parents car trop souvent mis de côté par rapport à leurs enfants.

Parfois, on a l'impression d'être en position de rapport de force, d'être en incompréhension mutuelle avec eux. Le rapport de force, c'est presque les enfants qui l'établissent de par ces différences de cadre éducatif.

Établir un dialogue avec les parents. Les enfants jouent avec ça, comme tous les enfants du monde, quand on se construit, on pioche dans tous les modèles et on prend celui qui arrange le plus.

Il y a un enjeu très fort sur les jeunes générations.

Ce qui caractérise l'association, c'est le militantisme.

Mon équipe a parfois des difficultés à encadrer des enfants difficiles. Il est difficile de répondre à leurs demandes, de s'adapter à ce changement. Les métiers de l'animation, on est sur du collectif : on ne nous apprend pas à gérer les individus, on a tout une dynamique de groupe à construire.

ex : quand il y a un conflit individuel, cela prend le pas sur le collectif. Il y a des actions collectives qui sont brisées, car juste

quelques enfants qui mettent la foire. Les enfants ne savent pas se comporter collectivement. On est dans une société d'individualistes et de consommation. Dès qu'on les prend de manière individuelle, ils deviennent très attachants, charmants. De plus en plus de jeux de pouvoir, pour se mettre en valeur. Ils ne savent plus, ont besoin d'appliquer un jeu de pouvoir, pas un comportement négatif

On essaye de changer ça, mais on se retrouve démunis, on est pas formés comme éducateurs.

Les animateurs travaillent, cherchent des solutions. Ils ont à cœur de faire évoluer ça. Ils suivent des formations. Exemple : Peggy à la formation éducateur 0-8 ans. Les autres ont la formation de jeunes enfants (BAFA comme animateur). On a la chance d'avoir une équipe soudée cette année, motivé. Avant, il y avait des visions différentes, des personnalités qui ne s'entendaient pas forcément.

Dans l'équipe, il y a quelques animateurs qui habite le quartier depuis toujours : Aude, Nadine. C'est parfois difficile car il y a beaucoup d'affectif qui ressurgit. Il y a toute la vie sociale du quartier, qui est là. Cela n'est pas évident.

Et c'est pas facile de sauter d'une relation de voisinage ou amical à un rapport professionnel avec les gens. Les contrastes de réinsertion : c'est permettre à des gens du quartier de s'investir ici, comme animateurs ou agents d'entretien sur six mois, et qui peuvent durer jusqu'à 5 ans. En ce moment, on a pas mal d'arrêts maladie. Que des femmes. Car souvent les hommes travaillent ailleurs, et les

femmes s'impliquent et s'occupent des enfants. Un cliché, mais qu'on retrouve dans les métiers liés à l'enfance. Sur le terrain, on arrive à faire l'équilibre sur le terrain (les vacataires). On a 45 fiches de salaires par mois et quelques bénévoles sur l'entraide scolaire. On a du mal à trouver des hommes qui postulent et souhaitent s'occuper d'enfants. Pour moi, c'est très culturel. On trouve des hommes plus sur le secteur pré-ado et adultes.

Le C.A.P. est une très grosse boutique. On attend 80 enfants. On touche 90 gamins du CP à la terminale chaque soir.»

Les Petits Débrouillards



Lénaïg et Corinne

25 et 28 ans

«Lénaïg :

Les Petits Débrouillards sont installés à Ponta depuis février 2003. Des travaux, du coup on a demandé des locaux un peu plus grands. On connaissait déjà le quartier, des animations y ont été faites, avant avec le bus en 2002. On travaille toujours en partenariat avec les structures déjà existantes : associations, école, etc. On n'accueille



pas d'enfants, on se déplace sur les lieux de vie ou lieux de rencontre des habitants.



Corinne :

On a vraiment envie d'affirmer plus notre présence sur le quartier. On travaille déjà avec Vert le jardin, le CAP, l'Escale et les gens de la Prévention et TAPAJ. On prévoit un rassemblement d'enfants le 8 décembre, pour que les gamins se retrouvent à cette fête de Petits Débrouillards.

Lénaïg :

On fait donc des animations autour des sciences et techniques, mais l'idée c'est d'amener cette découverte sous forme ludique auprès des gamins, leur faire se poser des questions, l'envie de découvrir, de faire et de s'amuser.

Corinne :

En fait, c'est une démarche que l'on peut appliquer à sa vie au quotidien : être acteur dans sa vie, faire des choses et ne pas avoir peur, et on a aussi le droit de ne pas savoir et de se tromper.»

L'Association ABAAFE



L'ABAAFE est l'Association Bretonne pour l'Alphabétisation et l'Apprentissage du Français pour les Étrangers.

Pascale

34 ans, coordinatrice de la formation.

«Pontanézen est le quartier où le nombre d'étrangers est le plus important à Brest, et c'est aussi un quartier que l'on apprécie.

Le centre est ici, même si il y a des cours sur d'autres quartiers. Il y a une vie associative ici qui permet de créer des partenariats avec d'autres associations : comme pour la fête des Langues (place de la liberté, chaque année)

On peut dire que si le quartier semble gris par ses tours, il est très riche et coloré partout de cette diversité culturelle (60 nationalités).»

PASCALE,
coordinatrice
de la formation



Rozenn

23 ans, directrice du centre de loisirs et animatrice avec les 3-12 ans

«Demain, par exemple, on prépare une fête pour Halloween : de 14 à 15 heures, on maquille, des les enfants. À 15h30 ce sera la kermesse d'Halloween. Les parents sont invités à 16h30 pour goûter avec nous jusqu'à 18 heures. On attend 80 enfants, tous les 16 animateurs seront là ! Il peut y avoir des enfants demain qui viennent pour la fête mais il faut une inscription avant même 10 minutes et une décharge des parents pour des raisons de sécurité.»



Rozenn au travail avec les enfants
(photos de Soazig Dréano)

Peggy

27 ans, animatrice éducatrice pour les 10-7 ans.

«C'est vrai qu'on se pose la question ici : si on devait être à la fois animateur et habitant a Ponta, pour moi, ce serait handicapant : l'impression d'être enfermé dans le Ponta intra-muros...

Moi, j'habite Brest centre. Avant j'habitais à Rennes et avant la Savoie, Londres et Béthune. C'est à cause de Béthune que j'aime la grisaille brestoise !»



Toucher l'article pour l'agrandir

Abaafe

L'alphabet à la conquête de l'intégration

Où mieux qu'à Pontanézen, quartier cosmopolite s'il en est, l'Abaafe aurait-elle pu trouver asile? Nulle part, répondent volontiers les trois salariées de cette association d'alphabétisation et d'apprentissage du français comme langue étrangère, Pascale Maunier-Barrau, Monique Mahé et Armelle Kermorgant. « C'est la municipalité de Brest qui a tenu à voir cette association se monter en 1999. Il y avait et il y a un très fort besoin de ce type de services sur la ville », rappelle Pascale Maunier-Barrau, coordinatrice de l'Abaafe.

Basée à Pontanézen, l'association dispense cette année des cours d'alphabétisation ou d'apprentissage du français comme langue étrangère à plus de 300 personnes. Pas toutes issues du quartier, loin de là : « Nous donnons des cours sur 5 quartiers à Brest, mais nous tenons à rester ici. Parce que ce quartier a une mauvaise image et que nous voulons le défendre. Et aussi parce que sa population est fortement composée de personnes d'origine étrangère, auprès desquelles nous voulons nous faire

connaître. » Maghreb, Biélorussie, Portugal, Cambodge : les nationalités et les profils varient, la volonté de l'insertion par la langue demeure. Qu'ils n'aient jamais été à l'école ou sachent seulement se débrouiller à l'oral, les stagiaires de l'Abaafe offrent des profils différents. Leur dénominateur commun : la volonté d'apprendre, pour s'insérer. Ici se croisent des réfugiés politiques, de jeunes mariées algériennes ou marocaines, d'anciens ouvriers... « Certains ont arrêté l'école très tôt, d'autres n'y ont pas été, même de très jeunes femmes...

Et d'autres encore ont un niveau bac plus 5 ! Cette hétérogénéité, nous la recherchons : elle crée une entraide assez exceptionnelle, une richesse humaine et culturelle rare. »

Calculés en fonction des revenus de chacun, le prix des cours reste accessible à chacun. Une main tendue à la communauté internationale de Brest, grâce aux contributions financières de la ville, du Conseil général et du Fond social européen, les aides de l'État tendant à se réduire à peau de chagrin...



Les trois salariées de l'Abaafe travaillent en collaboration avec une soixantaine de bénévoles, pour la plupart enseignants en retraite.

Le Progrès - Le Courrier
Samedi 15 janvier 2005

Le Jardin Collectif



Amélia

Jardinière au jardin collectif de Ponta. Elle vit rue Gavarni.

«Je suis venue au jardin il y a deux ans. Personne ne m'avait dit qu'il existait, je suis venu par moi-même : un jour je suis venue et j'ai demandé si je pouvais rentrer. Et voilà, j'ai commencé à travailler quelque chose, j'ai rencontré des gens qui étaient là. Ils sont très sympas. J'adore jardiner, le potager, les fleurs. Moi, j'ai planté les choux, les grands !»

Elle regarde ses choux sur le carnet.

«j'ai appris à mieux connaître les personnes qui y travaillent, on est en confiance ! Il faudrait qu'il y ait plus de personnes, il n'y a jamais de garçons à venir !»



Les choux d'Amélia
(illustration Soazig Dréano)

Fil à Fil



Fil à Fil est une association qui date de 1993 qui dépendait de Ressources et maintenant est reprise par le SATO (services d'aide par le travail occasionnel), entreprise d'insertion par l'activité économique. L'activité principale au départ consistait à récupérer des vêtements, à remettre en état des vêtements. Aujourd'hui, l'activité s'est diversifiée par différents services aux particuliers : du repassage des retouches et aussi du lavage de couette ! Le tout à des prix très abordables. Depuis 2004, nous nous sommes lancés dans la confection de déguisements. Au départ, c'était pour valoriser le travail fait ici et en même temps, à partir de vêtements existants, il y avait matière à créer.

Pour les vêtements remis en état, ils trouvent leur place dans la boutique *Fil à Fil* située venelle de Kergonan.

Nous sommes une dizaine de femmes et un stagiaire Sabrina, Danielle, Annig, Delphine et Raïssa, et les autres, toutes salariées, sauf la responsable, Annig, à temps plein.

Jadis installé rue Sisley à Pontanzen, l'atelier Fil à Fil est depuis décembre 2011 domicilié 7 rue de Vendée à Bellevue. L'association propose désormais des services de repassage et de retouche. Elle est ouverte du lundi au vendredi de 9h-12h et 13h30 17h30. ☎ 02 98 02 98 94.



Raïssa coud un costume de sorcière
(illustration Soazig Dréano)